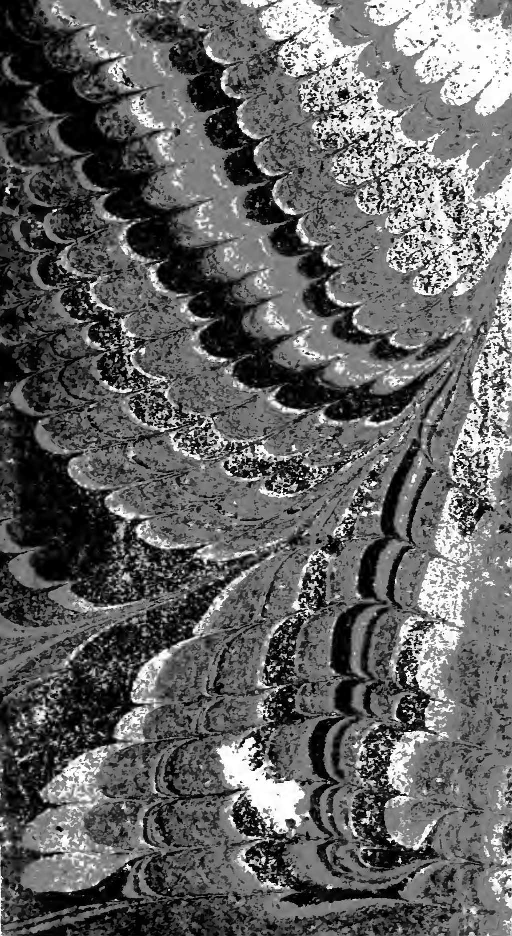



VELUT ARBOR ÆVO

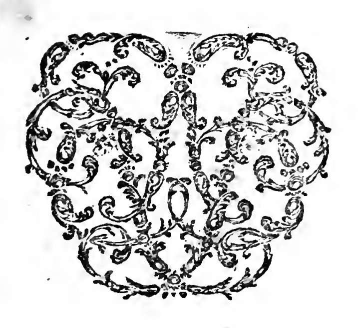


LETTRES PERSANES.

SECONDE EDITION,

Revuë, corrigée, diminuée & augmentée par l'Auteur.

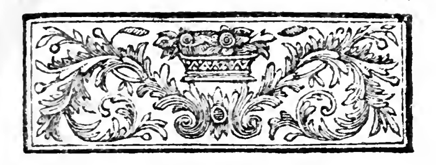
TOME II.



A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU.

M DCC XXI.



LETTRES PERSANES.

LETTRE LXII.

RICA à USBEK.

*A***.*

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit : je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris : je vous mene à preſent chez un grand Seigneur, qui eſt un des hommes du Royaume qui repreſente le mieux.

Que cela veut-il dire, Monſieur? Eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable qu'un autre? Ce n'eſt pas cela, me dit-il. Ah! j'entens: il fait ſentir à tous les inſtans la ſuperiorité qu'il a ſur tous ceux qui l'approchent: ſi cela eſt, je n'ai que faire d'y aller: je prens déja condamnation, & je la lui paſſe toute entiere.

Il fallut pourtant marcher; & je vis un petit homme ſi fier; il prit une priſe de Tabac avec tant de hauteur; il ſe moucha ſi impitoyablement; il cracha avec tant de flegme; il careſſa ſes chiens d'une maniere ſi offenſante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, ſi lorſque j'étois à la Cour de Perſe, je repreſentois ainſi, je repreſentois un grand ſot! Il auroit fallu, Usbek, que nous euſſions eu un bien mauvais naturel,

rel, pour aller faire cent petites insultes à des gens, qui venoient tous les jours chez nous, nous témoigner leur bienveillance: ils sçavoient bien que nous étions au dessus d'eux; & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquions aux plus petits: au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles; ils ne voyoient que notre cœur au dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il falloit soutenir la Majesté du Prince dans les Ceremonies publiques; lorsqu'il falloit faire respecter la Nation aux Etrangers; lors qu'enfin dans les occasions perilleuses, il falloit animer les soldats; nous remontions cent fois plus haut

que nous n'étions defcendus; nous ramenions la fierté fur notre vifage, & l'on trouvoit quelquefois que nous reprefentions affez bien.

De Paris le 10. *de la Lune de Saphar.* 1715.



LET-

LETTRE LXIII.

USBEK à RHEDI.
A Venise.

IL faut que je te l'avouë ; je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur Religion , qui se trouve parmi les Musulmans : il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance , de la croyance à la conviction , de la conviction à la pratique. La Religion est moins un sujet de sanctification , qu'un sujet de disputes , qui appartient à tout le monde : les gens de Cour, les gens de guerre , les femmes mêmes s'élevent contre les Ecclesiastiques , & leur demandent de leur prouver ce qu'il sont resolus de ne pas croire. Ce n'est pas

qu'ils se soient determinez par raison ; & qu'ils ayent pris la peine d'examiner la verité, ou la fausseté de cette Religion, qu'ils rejettent : ce sont des rebelles qui ont senti le joug, & l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incredulité, que dans leur Foi : ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par semestre : mes opinions dependent absolument de la constitution de mon Corps : selon que j'ai plus ou moins d'Esprits animaux ; que mon Estomac digere bien ou mal ; que l'air, que je respire, est subtil ou grossier ; que les viandes, dont je me nourris, sont legeres ou solides : je suis Spinosiste, Socinien, Catholique, impie ou devot. Quand le Medecin est auprès

près de mon lit ; le Confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la Religion de m'affliger, quand je me porte bien: mais je lui permets de me conſoler, quand je ſuis malade: lorſque je n'ai plus rien à eſperer d'un côté, la Religion ſe preſente, & me gagne par ſes promeſſes; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſperance.

Il y a long-tems que les Princes Chrétiens affranchirent tous les Eſclaves de leurs Etats ; parce, diſoient-ils, que le Chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de Religion leur étoit très-utile; parce qu'ils abaiſſoient par là les Seigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas Peuple: ils ont enſuite fait des Conquêtes dans des Pays, où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des Eſclaves; ils ont permis

d'en acheter, & d'en vendre, oubliant ce principe de Religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise ? Vérité dans un tems, Erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens, & des Conquêtes faciles dans des Climats heureux*, parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du Saint Alcoran.

Je rends graces au Dieu Tout-puissant, qui a envoyé Hali son grand Prophête, de ce que je professe une Religion, qui se fait préferer à tous les interêts humains, & qui est pure comme le Ciel, dont elle est descenduë.

A Paris le 13. *de la Lune de Saphar.* 1715.

LET-

* Les Mahometans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

LETTRE LXIV.

USBEK *à son Ami* IBBEN.

A Smirne.

LEs Loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes : on les fait mourir pour ainsi dire une seconde fois : ils sont traînez indignement par les ruës : on les note d'infamie : on confisque lenrs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces Loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mepris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines; & me priver cruellement d'un remede, qui est en mes mains?

Pourquoi veut-on que je tra-

vaille pour une Societé, dont je consens de n'être plus ? Que je tienne malgré moi une convention, qui s'est faite sans moi ? La Societé est fondée sur un avantage mutuel : mais lorsqu'elle me devient onereuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le Prince veut-il que je sois son Sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujettion ? Mes Concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité, & de mon desespoir ? Dieu different de tous les bienfaiteurs veut-il me condamner à recevoir des graces, qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les Loix, quand je vis sous les Loix : mais quand je n'y vis plus, peuvent elles me lier encore ?

Mais,

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre Ame avec votre Corps; & vous l'en ſeparez : vous vous oppoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui reſiſtez.

Que veut cela dire? Trouble-je l'ordre de la Providence, lorſque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres Loix du mouvemenr, c'eſt-à-dire les Loix de la Creation & de la Conſervation, avoient faite ronde ? Non ſans doute : je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné; & en ce ſens je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'oppoſe à la Providence.

Lorſque mon Ame ſera ſeparée de mon Corps, y aura-t-il moins d'ordre, & moins d'arrangement dans l'Univers? Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit

moins parfaite, & moins dependante des Loix generales ? Que le monde y ait perdu quelque chose, & que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plûtôt moins immenses ?

Croyez-vous que mon Corps devenu un Epi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? Et que mon Ame degagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenuë moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil ; nous ne sentons point notre petitesse ; & malgré qu'on en ait nous voulons être comptez dans l'Univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'aneantissement d'un Etre aussi parfait que nous, degraderoit toute la nature : & nous ne con-

cevons pas qu'un homme de plus ou moins dans le monde; que dis-je? tous les hommes ensemble; cent millions de Terres comme la nôtre, ne sont qu'un atôme subtil & delié, que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris le 15. de la Lune de Saphar. 1715.

LETTRE LXV.

RICA à USBEK
A ***.

JE t'envoye la Copie d'une Lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici: je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je PARCOURS depuis six mois l'Espagne, & le Portugal; & je vis parmi des peuples, qui meprisant

priſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux Nations : elle ſe manifeſte principalement de deux manieres ; par les lunettes, & par la mouſtache.

Les lunettes font voir demonſtrativement que celui qui les porte, eſt un homme conſommé dans les Sciences, & enſeveli dans de profondes lectures, à un tel point que ſa vuë s'en eſt affoiblie : & tout nez, qui en eſt orné, ou chargé, peut paſſer ſans contredit pour le nez d'un Sçavant.

Pour la mouſtache, elle eſt reſpectable par elle-même, & independamment des conſequences ; quoique pourtant on ne laiſſe pas d'en tirer ſouvent de grandes utilitez pour le ſervice du Prince, & l'honneur de la Nation ; comme le fit bien voir un fameux General

neral Portugais dans les Indes*: car ſe trouvant avoir beſoin d'argent, il ſe coupa une de ſes mouſtaches, & envoya demander aux habitans de Goa vint mille piſtoles ſur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord ; & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des Peuples graves & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de la vanité : auſſi en ont-ils. Ils la fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſiderables. Ceux qui vivent dans le Continent de l'Eſpagne & du Portugal, ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils appellent de vieux Chrétiens ; c'eſt-à-dire qu'ils ne ſont pas originaires de ceux, à qui l'Inquiſition a perſuadé dans ces derniers ſiecles d'embraſſer la Religion Chrétienne.

* Jean de Caſtro.

ne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattez, lors qu'ils conſiderent qu'ils ont le ſublime merite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Serrail du Grand Seigneur de Sultane ſi orgueilleuſe de ſa beautê, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon tein, lorſqu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſez. Un homme de cette conſequence, une creature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les treſors du monde ; & ne ſe reſoudroit jamais par une vile & mecanique induſtrie, de compromettre l'honneur, & la dignité de ſa peau.

Car il faut ſçavoir que lors qu'un homme a un certain merite en Eſpagne ; comme par exemple, quand il peut ajoûter aux qualitez, dont je viens de parler, celle

celle d'être le proprietaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de ſon pere l'art de faire jurer une diſcordante Guitarre: il ne travaille plus: ſon honneur s'intereſſe au repos de ſes membres: Celui qui reſte aſſis dix heures par jour, obtient preciſément la moitié plus de conſideration, qu'un autre, qui n'en reſte que cinq; parce que c'eſt ſur les chaiſes que la nobleſſe s'acquiert.

Mais quoique ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquillité Philoſophique: ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils ſont toujours amoureux; ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs maîtreſſes; & tout Eſpagnol, qui n'eſt pas enrumé, ne ſçauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premierement devots, & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont

deront bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un Soldat criblé de coups, ou d'un Magiſtrat decrepite: mais ils les enfermeront avec un Novice fervent, qui baiſſe les yeux ; ou un robuſte Franciſcain, qui les éleve.

Ils connoiſſent mieux que les autres le foible des femmes : ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds : ils ſçavent que l'imagination va toujours ; que rien ne l'amuſe en chemin ; elle arrive, & là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles : elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols : les femmes les gueriſſent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer ; & il leur reſte toujours un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui en France paroîtroient mal placées : par exemple un Capitaine ne bat jamais son Soldat, sans lui en demander permission ; & l'Inquisition ne fait jamais brûler un Juif, sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols, qu'on ne brûle pas, paroissent si attachez à l'Inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter : je voudrois seulement qu'on en établît une autre ; non pas contre les Héretiques ; mais contre les Heresiarques, qui attribuent à de petites pratiques Monachales, la même efficacité qu'aux sept Sacremens ; qui adorent tout ce qu'ils venerent ; & qui sont si devots, qu'ils sont à peine Chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'Esprit & du Bon Sens chez les Espagnois; mais n'en cherchez point

dans

dans leurs Livres : voyez une de leurs Bibliotheques ; les Romans d'un côté, & les Scholaſtiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé, par quelque ennemi ſecret de la Raiſon humaine.

Le ſeul de leurs Livres, qui ſoit bon, eſt celui, qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des decouvertes immenſes dans le nouveau Monde ; & il ne connoiſſent pas encore leur propre Continent : il y a ſur leurs Rivieres tel pont, qui n'a pas encore été decouvert ; & dans leurs montagnes des Nations, qui leur ſont inconnuës.

Ils diſent que le Soleil ſe leve, & ſe couche dans leur pays : mais il faut dire auſſi qu'en faiſant ſa courſe, il ne rencontre que des Campagnes ruïnées, & des contrées deſertes. Je ſuis &c.

Je ne ſerois pas faché, Usbek, de voir une Lettre écrite à Madrid par un Eſpagnol, qui voyageroit en France : je crois qu'il vangeroit bien ſa Nation: quel vaſte champ pour un homme flegmatique & penſif! Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris.

Il y a ici une maiſon, où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la ville; non le remede eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement decriez chez leurs voiſins, enferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors, ne le ſont pas.

Je laiſſe là mon Eſpagnol. Adieu mon cher Usbek.

De Paris le 17. *de la Lune de Saphar.* 1715.

LET-

LETTRE LXVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LA plûpart des Legiſlateurs ont été des hommes bornez, que le hazard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugez, & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils ayent meconnu la grandeur, & la dignité même de leur ouvrage : ils ſe ſont amuſez à faire des inſtitutions pueriles, avec leſquelles ils ſe ſont à la verité conformez aux petits Eſprits, mais decreditez auprès des gens de bon ſens.

Ils ſe ſont jettez dans des details inutiles: ils ont donné dans les cas particuliers ; ce qui marque

que un genie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vuë generale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre Langue que la vulgaire ; choſe abſurde pour un faiſeur de Loix : comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connuës?

Ils ont ſouvent aboli ſans neceſſité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'eſt-à-dire qu'ils ont jetté les Peuples dans les desordres inſeparables des changemens.

Il eſt vrai que par une biſarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois neceſſaire de changer certaines Loix. Mais le cas eſt rare ; & lorſqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit obſerver tant de ſolemnitez, & apporter tant de precautions, que

le peuple en concluë naturellement que les Loix ſont bien ſaintes, puiſqu'il faut tant de formalitez pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop ſubtiles, & ont ſuivi des idées Logiciennes, plûtôt que l'Equité naturelle. Dans la ſuite elles ont été trouvées trop dures ; & par un eſprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter : mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que ſoient les Loix, il faut toujours les ſuivre, & les regarder comme la conſcienee publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer toujours.

Il faut pourtant avouër que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention, qui marque beaucoup de ſageſſe ; c'eſt qu'ils ont donné aux peres une grande autorité ſur leurs enfans : rien ne ſoulage plus les Magiſtrats ; rien ne degarnit plus les Tribunaux ; rien

rien enfin ne repand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs font toujours de meilleurs Citoyens, que les Loix.

C'eſt de toutes les puiſſances celle dont on abuſe le moins : c'eſt la plus ſacrée de toutes les Magiſtratures : c'eſt la ſeule, qui ne depend pas des conventions, & qui les a même precedées.

On remarque que dans les pays où l'on met dans les mains Paternelles plus de recompenſes & de punitions, les familles ſont mieux reglées : les peres ſont l'image du Createur de l'Univers, qui, quoiqu'il puiſſe conduire les hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de ſe les attacher encore par les motifs de l'eſperance, & de la crainte.

Je ne finirai pas cette Lettre ſans te faire remarquer la biſarrerie de l'Eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu des Loix

Romaines un nombre infini de choſes inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité legitime.

De Paris le 18. *de la Lune de Saphar.* 1715.

****

LETTRE LXVII.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK *A Paris.*

HIer des Armeniens menerent au Serrail une jeune Eſclave de Circaſſie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens ſecrets; je la deshabillai; je l'examinai avez les regards d'un Juge; & plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale ſembloit

bloit vouloir les dérober à ma vuë : je vis tout ce qu'il lui en coutoit pour obéïr : elle rougiſſoit de ſe voir nuë même devant moi, qui exemt des paſſions, qui peuvent allarmer la pudeur, ſuis inanimé ſous l'empire de ce ſexe, & qui, miniſtre de la modeſtie dans les actions les plus libres, ne porte que de chaſtes regards. & ne puis inſpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiſſai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate : je lui mis au doigt un anneau d'or : je me proſternai à ſes pieds : je l'adorai comme la Reine de ton cœur : je payai les Armeniens : je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek, tu poſſedes plus de beautez, que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaiſir pour toi de trouver à ton retour tout ce que la Perſe a de plus raviſſant ; & de voir dans ton Serrail

renaître les graces, à mesure que le tems & la possession travaillent à les détruire!

Du Serrail de Fatmé le 1. de la Lune de Rebiab 1. 1715.



LETTRE LXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

DEpuis que je suis en Europe mon cher Rhedi, j'ai vu bien des Gouvernemens : ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la Politique se trouvent par tout les mêmes.

J'ai souvent pensé en moi-même pour sçavoir quel de tous les Gouvernemens étoit le plus conforme à la Raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais; & qu'ainsi

qu'ainſi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant, & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux, le Peuple eſt auſſi ſoumis que dans un Gouvernement ſevere; le premier eſt préferable, puiſqu'il eſt plus conforme à la Raiſon; & que la ſeverité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que dans un Etat, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéïſſe plus aux Loix. Dans les Pays, où les châtimens ſont moderez, on les craint, comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toujours par degrez; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou

moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du Pays où l'on vit : hnit jours de prison, ou une legere amende, frappent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un Pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine ; & chacun la partage à sa façon : le desespoir de l'infamie vient desoler un François, qu'on vient de condamner a une peine, qui n'ôteroit pas un quart d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la Police, la Justice, & l'Equité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes intimi-

dez

dez par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux Loix.

Je remarque au contraire une source d'injustice, & de vexations, au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui est la Loi même, moins Maître que par tout ailleurs.

Je vois que dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le Chef: & que quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne, pour la faire revenir.

Que le desespoir même de l'impunité confirme le desordre, & le rend plus grand.

Que dans ces Etats il ne se forme point de petite revolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure, & la sedition.

Qu'il ne faut point que les grands Evenemens y ſoient préparez par de grandes cauſes : au contraire, le moindre accident produit une grande revolution, ſouvent auſſi imprevuë de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Lorſqu'Oſman Empereur des Turcs fut dépoſé, aucun de ceux, qui commit cet attentat, ne ſongeoit à le commettre : ils demandoient ſeulement en ſupplians, qu'on leur fît juſtice ſur quelque grief : une voix qu'on n'a jamais connuë, ſortit de la foule par hazard ; le nom de Muſtapha fut prononcé ; & ſoudain Muſtapha fut Empereur.

De Paris le 2. de la Lune de Rebiab 1. 1715.



LET-

LETTRE LXIX.

NARGUM *Envoyé de Perse en Moscovie à* USBEK.
A Paris.

DE toutes les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a point qui ait surpassé celle des Tartares, ni en gloire, ni dans la grandeur des Conquêtes. Ce Peuple est le vrai Dominateur de l'Univers : tous les autres semblent être faits pour le servir : il est également le Fondateur & le Destructeur des Empires : dans tous les tems il a donné sur la terre des marques de sa puissance : dans tous les âges il a été le fleau des Nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine ; & ils la tiennent

encore ſous leur obéïſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes Pays, qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le Trône de Cyrus, & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie. Sous le nom de Turcs ils ont fait des Conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique; & ils dominent ſur ces trois Parties de l'Univers.

Et pour parler de tems plus reculez; c'eſt d'eux que ſont ſortis preſque tous les Peuples, qui ont renverſé l'Empire Romain.

Qu'eſt-ce que les Conquêtes d'Alexandre, en comparaiſon de celles de Genghiſcan?

Il n'a manqué à cette victorieuſe Nation que des Hiſtoriens, pour celebrer la memoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſevelies dans l'oubli! Que d'Em-

d'Empires par eux fondez, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuſe Nation uniquement occupée de ſa gloire preſente, ſûre de vaincre dans tous les tems, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir, par la memoire de ſes Conquêtes paſſées.

De Moſcou le 4. de la Lune de Rebiab 1. 1715.

LETTRE LXX.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Q'Uoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpece de Dervis taciturnes, qu'on appelle Chartreux : on dit qu'ils ſe coupent la Langue en entrant dans le

Couvent : & on ſouhaitteroit fort que tous les autres Dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur Profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus ſinguliers que ceux là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce ſont ceux qui ſçavent parler ſans rien dire; & qui amuſent une converſation pendant deux heures de tems, ſans qu'il ſoit poſſible de les deceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces ſortes de gens ſont adorez des femmes : mais ils ne le ſont pourtant pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de ſourire à propos, c'eſt à dire à chaque inſtant ; & qui portent la grace d'une joyeuſe approbation ſur tout ce qu'elles diſent.

Mais

Mais ils ſont au comble de l'Eſprit, lors qu'ils ſçavent entendre fineſſe à tout, & trouver mille petits traits ingenieux dans les choſes les plus communes.

J'en connois d'autres, qui ſe ſont bien trouvez d'introduire dans les converſations les choſes inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gands. Il eſt bon de commencer dès la ruë à ſe faire écouter par le bruit du Carroſſe, & du marteau, qui frappe rudement la porte: cet avant-propos previent pour le reſte du diſcours: & quand l'exorde eſt beau, il rend ſupportables toutes les ſotiſes, qui viennent enſuite; mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je t'aſſure que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici ceux qui

qui ſont aſſez heureux pour les avoir, & qu'un homme de bon ſens ne brille gueres devant ces ſortes de gens.

De Paris le 6. de la Lune de Rebiab 2. 1715.

LETTRE LXXI.

USBEK à RHEDI.
A Veniſe.

S'Il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte: car s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les Etres.

La Juſtice eſt un rapport de Convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes: ce rapport eſt toujours le même, quelque Etre qui le conſidere, ſoit que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un

un Ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voyent pas toujours ces rapports: ſouvent même lors qu'ils les voyent; ils s'en éloignent; & leur interêt eſt toujours ce qu'ils voyent le mieux. La Juſtice éleve ſa voix; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont interêt de les commettre, & qu'ils aiment mieux ſe ſatisfaire que les autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon, qui détermine; & cette raiſon, eſt toujours une raiſon d'interêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que Dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la

Justice, il faut necessairement qu'il la suive : car comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même ; il seroit le plus mechant de tous les Etres, puis qu'il le seroit sans interêt.

Ainsi quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la Justice ; c'est à dire faire nos efforts pour ressembler à cet Etre, dont nous avons une si belle idée ; & qui, s'il existoit, seroit necessairement juste. Libres que nous serions du joug de la Religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'Equité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle, & ne depend point des conventions humaines : & quand elle en dependroit, ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourez d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent

vent nous nuire de mille manieres differentes ; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de ſavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe interieur, qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle; nous paſſerions devant les hommes comme devant les Lions ; & nous ne ſerions jamais aſſurez un moment de notre vie, de notre bien, ni de notre honneur.

Toutes ces penſées m'animent contre ces Docteurs, qui repreſentent Dieu comme un Etre qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance; qui le font agir d'une maniere, dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections, qu'il punit

en nous ; & dans leurs opinions contradictoires, le reprefentent tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre, qui hait le mal, & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle fatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur jufte ! Ce plaifir tout fevere qu'il eft, doit le ravir : il voit fon Etre autant au deffus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il fe voit au deffus des Tigres & des Ours. Oui, Rhedi, fi j'étois fûr de fuivre toujours inviolablement cette équité, que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris le 1. *de la Lune de Gemmadi.* 1. 1715.



LET-

LETTRE LXXII.

RICA à ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle que de voir dans un même lieu raſſemblées toutes ces victimes de la Patrie, qui ne reſpirent que pour la défendre ; & qui ſe ſentant le même cœur, & non pas la même force, ne ſe plaignent que de l'impuiſſance où elles ſont de ſe ſacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir

voir ces guerriers debiles dans cette retraite, obſerver une Diſcipline auſſi exacte, que s'ils y étoient contraints par la preſence d'un ennemi; chercher leur derniere ſatisfaction dans cette image de la guerre; & partager leur cœur & leur eſprit entre les devoirs de la Religion, & ceux de l'art militaire?

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie, fuſſent écrits & conſervez dans les Temples dans des regiſtres, qui fuſſent comme la ſource de la Gloire & de la Nobleſſe.

A Paris le 15. *de la Lune. de Gemmadi* I. 1715.



LETTRE LXXIII.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU ſçais, Mirza, que quelques Miniſtres de Cha Soliman avoient formé le deſſein d'obliger tous les Armeniens de Perſe de quitter le Royaume, ou de ſe faire Mahometans, dans la penſée que notre Empire ſeroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans ſon ſein ces Infidelles.

C'étoit fait de la grandeur Perſane, ſi dans cette occaſion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne ſçait comment la choſe manqua : ni ceux qui firent la propoſition; ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conſequences : le hazard fit l'office de

la

la Raiſon & de la Politique; & ſauva l'Empire d'un peril plus grand, que celui qu'il auroit pu courir de la perte de trois batailles, & de la priſe de deux villes.

En proſcrivant les Armeniens, on penſa détruire en un ſeul jour tous les Negocians, & preſque tous les Artiſans du Royaume. Je ſuis ſûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres Rois des Indes, ſes Sujets les plus induſtrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ſes Etats.

Les perſecutions que nos Mahometans zelés ont faites aux Guebres, les ont obligez de paſſer en foule dans les Indes; & ont privé la Perſe de cette laborieuſe Nation, ſi appliquée au labourage, qui ſeule, par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſterilité de nos terres. Il

Il ne restoit à la devotion qu'un second coup à faire ; c'étoit de ruïner l'industrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui même, & avec lui par une suite necessaire, cette même Religion, qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prevention ; je ne sçais, Mirza, s'il n'est pas bon que dans un Etat il y ait plusieurs Religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolerées, se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la Religion dominante ; parce qu'éloignez des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence, & leurs richesses ; ils sont portez à en acquerir par leur travail ; & à embrasser les emplois de la Societé les plus penibles.

D'ailleurs comme toutes les Religions contiennent des preceptes utiles à la Societé, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zele. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité!

Ce ſont des Rivales, qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers: chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes, qui deshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mepris, & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toujours remarqué qu'une Secte nouvelle, introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'interêt du Prince de ſouffrir pluſieurs Religions dans ſon Etat. Quand toutes les Sectes du monde

monde viendroient s'y raſſembler; cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune, qui ne preſcrive l'obéïſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avouë que les Hiſtoires ſont remplies des guerres de Religion : mais qu'on y prenne bien garde; ce n'eſt point la multiplicité des Religions, qui a produit ces guerres ; c'eſt l'Eſprit d'intolerance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet Eſprit de Proſelytiſme, que les Juifs ont pris des Egyptiens ; & qui d'eux eſt paſſé, comme une maladie Epidemique & populaire, aux Mahometans, & aux Chrétiens.

C'eſt enfin cet Eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardez que comme une Eclipſe entiere de la Raiſon humaine.

Car enfin quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres ; quand il n'en reſulteroit aucun des mauvais effets, qui en germent à milliers : il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui veut me faire changer de Religion, ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe, qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'Empire du Monde.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.



LETTRE LXXIV

RICA à *. *. *.

IL ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules: le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme; le pere ſur ſes enfans; le maître ſur ſes eſclaves; la Juſtice ſe mêle de toutes leurs affaires; & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux; le pere chagrin; le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu, où ſe rend la Juſtice. Avant que d'y arriver il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant: mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſales, où l'on ne voit que des gens,

dont l'habit eſt encore plus grave, que la figure. Enfin on entre dans le lieu ſacré, où ſe revelent tous les ſecrets des familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes au grand jour.

Là une fille modeſte vient avouër les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ſes combats, & ſa douloureuſe reſiſtance : elle eſt ſi peu fiere de ſa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; & pour que ſon pere n'ignore plus ſes beſoins, elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages, qu'elle a faits à ſon Epoux, comme une raiſon d'en être ſeparée.

Avec une modeſtie pareille une autre vient dire qu'elle eſt laſſe de porter le titre de femme, ſans en jouïr : elle vient reveler les myſteres cachez dans la unit du

du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une ſentence la rétabliſſe dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui oſent défier leurs maris, & leur demander en public un combat, que les temoins rendent ſi difficile : épreuve auſſi flêtriſſante pour la femme, qui la ſoutient ; que pour le mari, qui y ſuccombe.

Un nombre infini de filles ravies, ou ſeduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne ſont. L'amour fait retentir ce Tribunal. On n'y entend parler que de peres irrités, de filles abuſées, d'amans infidelles, & de maris chagrins.

Par la Loi, qui y eſt obſervée, tout enfant né pendant le Mariage, eſt cenſé être au mari : il a beau avoir de bonnes raiſons pour ne le pas croire ; la Loi le

croit pour lui ; & le ſoulage de l'examen, & des ſcrupules.

Dans ce Tribunal on prend les voix à la majeure : mais on a reconnu par experience qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela eſt bien naturel ; car il y a très-peu d'eſprits juſtes ; & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris le 1. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXV.

RICA à *. *. *.

ON dit que l'homme eſt un Animal ſociable. Sur ce pied-là il me paroît que le François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excellence ; car il ſemble être fait uniquement pour la Societé.

Mais

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens, qui non ſeulement ſont ſociables; mais ſont eux-mêmes la Societé Univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins; & peuplent en un inſtant les quatre quartiers d'une Ville: cent hommes de cette eſpece abondent plus, que deux mille Citoyens: ils pourroient reparer aux yeux des étrangers les ravages de la peſte ou de la famine. On demande dans les Ecoles, ſi un Corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux; ils ſont une preuve de ce que les Philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſez, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont; & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête, qu'il eſt de la bienſeance de viſiter chaque jour le public en

 détail;

détail ; ſans compter les viſites, qu'ils font en gros dans les lieux, où l'on s'aſſemble : mais comme la voye en eſt trop abregée ; elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur Ceremonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les Portiers ; on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en Caracteres Suiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des Complimens de Condoleance, ou dans des felicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de des Sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture, pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin ils reviennent chez eux bien fatigués ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs penibles fouctions. Un

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude; & on mit cette Epitaphe sur son tombeau. „ C'est ici „ que repose celui qui ne s'est ja„mais reposé. Il s'est promené à „ cinq cens trente enterremens. Il „ s'est rejouï de la naissance de „ deux mille six-cens quatre-vints „ enfans. Les pensions dont il a „ felicité ses amis toujours en des „ termes differens, montent à „ deux millions six cens mille li„vres. Le chemin qu'il a fait sur „ le pavé, à neuf mille six cens „ stades: celui qu'il a fait dans la „ campagne à trente-six. Sa Con„versation étoit amusante: il a„voit un fonds tout fait de trois „ cens soixante-cinq Contes: il „ possedoit d'ailleurs depuis son „ jeune âge cent dix-huit Apoph„thegmes tirez des Anciens, qu'il „ employoit dans les occasions „ brillantes. Il est mort enfin à la „ soixantieme année de son âge. Je

„ me tais, Voyageur; car com-
„ ment pourrois-je achever de te
„ dire ce qu'il a fait, & ce qu'il a
„ vû?

De Paris le 3. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.



LETTRE LXXVI.

USBEK à RHEDI.
A Venise.

A Paris regne la liberté & l'égalité. La Naissance, la Vertu, le merite même de la guerre, quelque brillant qn'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnuë. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevanx à son Carrosse.

Un grand Seigneur est un homme

me, qui voit le Roi, qui parle aux Miniſtres, qui a des Ancêtres, des dettes, & des penſions. S'il peut avec cela cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs; il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe il n'y a de grands que ceux, à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici, il y a des gens, qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans credit. Les Rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui pour executer leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La Faveur eſt la grande Divinité des François. Le Miniſtre eſt le Grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillez de blanc; tantôt Sacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe

devouent eux-mêmes à leur Idole avec tout le Peuple.

A Paris le 9. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE desir de la gloire n'est point different de cet instinct, que toutes les Créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre Etre, lorsque nous pouvons le porter dans la memoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquerons & qui nous devient aussi precieuse que celle, que nous avons reçue du Ciel.

Mais comme tous les hommes ne

ne ſont pas également attachez à la vie ; ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toujours gravée dans leur Cœur : mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette difference qui ſe trouve d'homme à homme, ſe fait encore plus ſentir de Peuple à Peuple.

On peut poſer pour maxime que dans chaque Etat le deſir de la gloire croît avec la liberté des Sujets, & diminuë avec elle : la gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude.

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour : On eſt en France à bien des égards plus libre qu'en Perſe : auſſi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François avec plaiſir, & avec goût, ce que votre Sultan n'obtient de ſes Sujets, qu'en

qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſupplices, & les recompenſes.

Auſſi parmi nous le Prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes Sujets. Il y a pour le maintenir des Tribunaux reſpectables: c'eſt le treſor ſacré de la Nation, & le ſeul dont le Souverain n'eſt pas le Maître; parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes interêts. Ainſi ſi un Sujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon Prince, ſoit par quelque préference, ſoit par la moindre marque de mepris, il quitte ſur le champ ſa Cour, ſon Emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La difference qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres; c'eſt que les unes compoſées d'eſclaves naturellement lâches ne ſurmontent la crainte de la mort, que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau

veau genre de terreur, qui la rend comme ſtupide: au lieu que les autres ſe preſentent aux coups avec delice, & banniſſent la crainte par une ſatiſfaction, qui lui eſt ſuperieure.

Mais le Sanctuaire de l'Honneur, de la Reputation, & de la Vertu ſemble être établi dans les Republiques, & dans les Pays où l'on peut prononcer le mot de Patrie. A Rome, à Athenes, à Lacedemone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une Couronne de Chêne, ou de Laurier; une ſtatuë; un Eloge étoit une recompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une Ville priſe.

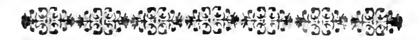
Là un homme, qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment recompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes, qu'il ne ſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur:

faiteur : il comptoit le nombre de ses services par celui de ses Concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une Société entiere.

Mais cette noble émulation ne doit-elle point être entierement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain? La reputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent, & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain: le voilà aujourd'hui General d'Armée; peut-être que le Prince le va faire son Cuisinier, & qu'il n'aura plus à esperer d'autre Eloge,

ge, que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris le 15. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.



LETTRE LXXVIII.

USBEK *au même.* *A Smirne.*

DE cette passion generale que la Nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçai quoi, qu'on appelle Point d'honneur : c'est proprement le caractere de chaque Profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre; & c'est le Point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est; car nous n'en avons point précisément d'idée. Au-

Autrefois les François, ſur tout les Nobles, ne ſuivoient gueres d'autres Loix, que celles de ce point d'honneur : elles regloient toute la conduite de leur vie; & elles étoient ſi ſeveres, qu'on ne pouvoit ſans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfraindre, mais en éluder la plus petite diſpoſition.

Quand il s'agiſſoit de regler les differens, elles ne preſcrivoient gueres qu'une maniere de déciſion, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultez. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'eſt que ſouvent le jugement ſe rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intereſſées.

Pour peu qu'un hommme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la diſpute, & qu'il payât de ſa perſonne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il ſe ſentoit toujours honoré d'un tel

tel choix, & d'une préference si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre Pistoles à un homme pour le sauver de la Potence, lui & toute sa famille; ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée : car de ce qu'un homme étoit plus adroit, ou plus fort qu'un autre; il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les Rois l'ont-ils défenduë sous des peines très-severes : mais c'est en vain ; l'Honneur qui veut toujours regner, se revolte, & il ne reconnoit point de Loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent : car les mêmes Loix de l'honneur obligent un honnête homme de se vanger, quand il a été offensé; mais d'un autre côté la Justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se vange.

vange. Si l'on ſuit les Loix de l'Honneur, on perit ſur un échaffaut : ſi l'on ſuit celles de la Juſtice, on eſt banni pour jamais de la Societé des hommes : Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris le 18. *de la Lune de Gemmadi* 2. 1715.



LETTRE LXXIX.

USBEK à RHEDI.
A Veniſe.

LE Monarque qui a ſi longtems regné n'eſt plus*. Il a bien fait parler des gens pendant ſa vie; tout le monde s'eſt tû à ſa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne ceder qu'au deſtin. Ainſi mou-

rut

* Il mourut le 1. Septembre 1715.

rut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand évenement n'ait fait faire ici que des reflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi arriere-petit-fils du Monarque defunt n'ayant que cinq ans, un Prince son oncle a été declaré Regent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un Testament, qui bornoit l'autorité du Regent. Ce Prince habile a été au Parlement, & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir pretendu regner encore après sa mort.

Les Parlemens ressemblent à ces ruïnes que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée

dée de quelque Temple fameux par l'ancienne Religion des Peuples. Ils ne se mêlent gueres plus que de rendre la Justiçe; & leur autorité est toujours languissanté, à moins que quelque conjoncture imprevuë ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands Corps ont suivi le destin des choses humaines: ils ont cedé au tems, qui détruit tout; à la corruption des mœurs, qui a tout affoibli; à l'autorité suprême, qui a tout abattu.

Mais le Regent, qui a voulu se rendre agreable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique: & commes'il avoit pensé à relever de terre le Temple & l'Idole; il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité legitime.

A Paris le 4. *de la Lune de Regeb* 1715.

LET-

LETTRE LXXX.

USBEK *à ſon frere* SANTON, *au Monaſtere de Casbin.*

JE m'humilie devant toi, ſacré Santon, & je me proſterne : je regarde les veſtiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta ſainteté eſt ſi grande, qu'il ſemble que tu ayes le cœur de notre ſaint Prophete : tes auſteritez étonnent le Ciel même : les Anges t'ont regardé du ſommet de la gloire, & ont dit : Comment eſt-il encore ſur la terre, puiſque ſon Eſprit eſt avec nous, & vole autour du Trône, qui eſt ſoutenu par les nuées?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos

Docteurs, que les Dervis même infidelles ont toujours un caractere de Sainteté, qui les rend respectables aux vrais Croyans; & que Dieu s'est choisi dans tous les coins de la terre des ames plus pures que les autres, qu'il a separées du monde impie, afin que leurs mortifications, & leurs prieres ferventes suspendissent sa colere prête à tomber sur tant de Peuples rebelles.

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premiers Santons, qui se refugierent à milliers dans les Deserts affreux de la Thebaïde, & eurent pour Chefs Paul, Antoine, & Pacome. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges, que celles de nos plus sacrez Immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme: mais ils habitoient la nuit & le jour avec des Demons:

ils

ils étoient ſans ceſſe tourmentez par ces Eſprits malins : ils les trouvoient au lit ; ils les trouvoient à table ; jamais d'aſile contr'eux. Si tout ceci eſt vrai, Santon venerable, il faudroit avouër que perſonne n'auroit jamais vêcu en plus mauvaiſe Compagnie.

Les Chrétiens ſenſez regardent toutes ces Hiſtoires comme une Allegorie bien naturelle, qui peut nous ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le Deſert un état tranquille ; les tentations nous ſuivent toujours : nos paſſions figurées par les Demons ne nous quittent point encore : ces monſtres du Cœur ; ces illuſions de l'Eſprit ; ces vains fantômes de l'Erreur & du Menſonge, ſe montrent toujours à nous pour nous ſéduire, & nous attaquent juſques dans les jeûnes,

& les Cilices ; c'eſt à dire juſques dans notre force même.

Pour moi, Santon venerable, je ſçais que l'Envoyé de Dieu a enchainé Satan, & l'a précipité dans les abîmes : il a purifié la terre autrefois pleine de ſon Empire, & l'a renduë digne du ſéjour des Anges & des Prophêtes.

A Paris le 9. de la Lune. de Chahban 1715.



LETTRE LXXXI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

JE n'ai jamais oüi parler du Droit public qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des Societez ; ce qui me paroît ridicule.

Si

Si les hommes n'en formoient point ; s'ils ſe quittoient, & ſe fuyoient les uns les autres ; il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſeparez : mais ils naiſſent tous liez les uns aux autres : un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient : voilà la Societé, & la cauſe de la Societé.

Le Droit public eſt plus connu en Europe, qu'en Aſie : cependant on peut dire que les paſſions des Princes ; la patience des Peuples ; la flatterie des Ecrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une Science, qni apprend aux Princes juſques à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs interêts. Quel deſſein, Rhedi, de vouloir, pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême ; d'en don-

ner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conséquences!

La puissance illimitée de nos sublimes Sultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres, que cet Art indigne, qui veut faire plier la Justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux Justices toutes differentes: l'une, qui regle les affaires des particuliers; qui regne dans le Droit Civil: l'autre qui regle les differens, qui surviennent de Peuple à Peuple; qui tyrannise dans le Droit Public: comme si le Droit Public n'étoit pas lui-même un Droit Civil; non pas à la verité d'un Pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre Lettre mes pensées là-dessus.

De Paris le 1. de la Lune de Zilhagé 1716.

LET-

LETTRE LXXXII.

USBEK *au même.*

LEs Magiſtrats doivent rendre la juſtice de Citoyen à Citoyen : chaque Peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre Peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De Peuple à Peuple il eſt rarement beſoin de tiers pour juger ; parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les interêts de deux Nations ſont ordinairement ſi ſeparez, qu'il ne faut qu'aimer la juſtiee pour la trouver ; on ne peut gueres ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des differens, qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en Societé, leurs interêts ſont ſi mêlez & ſi confondus : il y en a de tant de ſortes differentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes : les unes, qui ſe font pour repouſſer un Ennemi, qui attaque : les autres pour ſecourir un Allié, qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du Prince ; à moins que le Cas ne fût ſi grave, qu'il meritât la mort du Prince, ou du Peuple qui l'a commis. Ainſi un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur, qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procedé peu convenable à l'égard

de

de ses Ambassadeurs, & autres choses pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui, qui lui refuse le pas. La raison en est que comme la declaration de guerre doit être un acte de Justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute; il faut voir si celui, à qui on declare la guerre, merite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le Droit public l'acte de Justice le plus severe, c'est la guerre; puisque son but est la destruction de la Societé.

Les represailles sont du second degré. C'est une Loi que les Tribunaux n'ont pû s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisieme acte de Justice, c'est de priver un Prince des avantages, qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrieme acte de Justice, qui doit être le plus frequent, c'est la renonciation à l'alliance du Peuple, dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement établi dans les Tribunaux, qui retranche les coupables de la Societé. Ainsi un Prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché par là de notre Societé, & n'est plus un de nos Membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste: ainsi une Alliance faite entre deux Nations pour en opprimer une troisieme,

ſieme, n'eſt pas legitime, & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur, & de la dignité du Prince de s'allier avec un Tyran. On dit qu'un Monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de ſa cruauté, & de ſa tyrannie; & le ſomma de s'en corriger: comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié, & à ſon alliance.

Le Droit de Conquête n'eſt point un Droit. Une Societé ne peut être fondée que ſur la volonté des Aſſociez: ſi elle eſt détruite par la Conquête, le Peuple redevient libre: il n'y a plus de nouvelle Societé; & ſi le Vainqueur en veut former, c'eſt une tyrannie.

A l'égard des Traitez de Paix, ils ne ſont jamais legitimes, lorſqu'ils ordonnent une ceſſion, ou dedommagement plus conſi-

derable, que le dommage caufé: autrement c'eft une pure violence, contre laquelle on peut toujours revenir : à moins que pour ravoir ce qu'on a perdu, on ne foit obligé de fe fervir de moyens fi violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien, que l'on en doit retirer.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le Droit Public; voilà le Droit des Gens, ou plutôt celui de la Raifon.

A Paris le 4. *de la Lune de Zilhagé* 1716.





LETTRE LXXXIII.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

IL eſt arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du Royaume de Viſapour : j'en ai acheté une pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois ſon commandement ſublime, & cent Tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublez par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté ſi reguliere & ſi parfaite : ſes yeux

brillans portent la vie ſur ſon viſage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circaſſie.

Le premier Eunuque d'un Negociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi : mais elle ſe deroboit dedaigneuſement à ſes regards, & ſembloit chercher les miens ; comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un vil Marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit deſtinée à un plus illuſtre Epoux.

Je te l'avouë, je ſens dans moi-même une joye ſecrette, quand je penſe aux charmes de cette belle perſonne : il me ſemble que je la vois entrer dans le Serrail de ton frere : je me plais à prevoir l'étonnement de toutes ſes femmes : la douleur imperieuſe des unes ; l'affliction muëtte, mais plus douloureuſe des autres ; la conſolation maligne de celles,

celles, qui n'esperent plus rien; & l'ambition irritée de celles, qui esperent encore.

Je vais d'un bout du Royaume à l'autre faire changer tout un Serrail de face : que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes, & de peines je prepare !

Cependant dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes revolutions seront cachées dans le fond du cœur; les chagrins seront devorez, & les joyes contenuës : l'obéïssance ne sera pas moins exacte, & les regles moins inflexibles : la douceur toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du desespoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande necessité de plaire; moins de facilité de s'unir; plus d'exemples
de

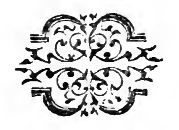
de ſoumiſſion : tout cela leur forme des chaînes : les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les demarches des autres : il ſemble que de concert avec nous elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes : elles font preſque la moitié de notre office, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je, elles irritent ſans ceſſe le Maître contre leurs Rivales, & elles ne voyent pas combien elles ſe trouvent près de celles, qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'eſt rien ſans la preſence du Maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité, qui ne ſe communique jamais toute entiere? Nous ne repreſentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuſe ſeverité. Toi, tu temperes la crainte par les

les esperances; plus absolu, quand tu caresses, que tu ne l'ès, quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par tout les marques de ton Empire. Viens adoucir des passions desesperées : viens ôter tout pretexte de faillir : viens appaiser l'amour, qui murmure ; & rendre le devoir même aimable ; viens enfin soulager tes fidelles Eunuques d'un fardeau, qui s'appesantit chaque jour.

Du Serrail d'Ispahan le 8. *de la Lune de Zilhagé* 1716.



LETTRE LXXXIV.

USBEK à HASSEIN DERVIS *de la Montagne de Jaron.*

O Toi, ſage Dervis, dont l'eſprit curieux brille de tant de connoiſſances, écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des Philoſophes, qui à la verité n'ont point atteint juſqu'au faîte de la Sageſſe Orientale : ils n'ont point été ravis juſqu'au Trône lumineux : ils n'ont ni entendu les paroles ineffables, dont les Concerts des Anges retentiſſent ; ni ſenti les formidables accès d'une fureur Divine : mais laiſſés à eux-mêmes, privés des ſaintes merveilles, ils ſuivent dans le ſilence les traces de la Raiſon humaine.

Tu

Tu ne ſçaurois croire juſqu'où ce Guide les a conduits. Ils ont débrouillé le Chaos ; & ont expliqué par une mechanique ſimple, l'ordre de l'Architecture Divine. L'Auteur de la Nature a donné du mouvement à la matiere: il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuſe varieté d'effets, que nous voyons dans l'Univers.

Que les Legiſlateurs ordinaires nous propoſent des Loix, pour regler les Societez des hommes ; des Loix auſſi ſujettes au changement, que l'eſprit de ceux qui les propoſent, & des Peuples qui les obſervent : ceux-ci ne nous parlent que des Loix generales, immuables, éternelles, qui s'obſervent ſans aucune exception, avec un ordre, une regularité, & une promptitude infinie, dans l'immenſité des eſpaces.

Et que crois-tu, homme Divin,

vin, que soient ces Loix? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le Conseil de l'Eternel, tu vas être étonné pat la sublimité des mysteres : tu renonces par avance à comprendre : tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bien-tôt de pensée : elles n'ébloüissent point par un faux respect : leur simplicité les a faites long-tems méconnoître : & ce n'est qu'après bien des reflexions, qu'on en a connu toute la fecondité, & toute l'étenduë.

La premiere est, que tout Corps tend à décrire une ligne droite; à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle, qui l'en détourne : & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout Corps qui tourne autour d'un centre, tend à s'en éloigner; parce que plus il en est loin, plus la ligne, qn'il décrit, approche de la ligne droite. Voi-

Voilà, ſublime Dervis, la Clef de la Nature. Voilà des principes feconds, dont on tire des conſéquences à perte de vuë, comme je te le ferai voir dans une Lettre particuliere.

La connoiſſance de cinq ou ſix veritez a rendu leur Philoſophie pleine de miracles; & leur a fait faire plus de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos Saints Prophêtes.

Car enfin je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs, qui n'eût été embaraſſé, ſi on lui eût dit de peſer dans une balance tout l'air, qui eſt autour de la Terre; ou de meſurer toute l'eau, qui tombe chaque année ſur ſa ſurface; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant que de dire combien de lieuës le ſon fait dans une heure; & quel tems un rayon de lumiere employe à venir du Soleil à nous? Combien de toiſes il

y a d'ici à Saturne? Quelle eſt la courbe ſelon laquelle un Vaiſſeau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut être que ſi quelque homme Divin avoit orné les ouvrages de ces Philoſophes de paroles hautes & ſublimes; s'il y avoit mêlé des figures hardies, & des Allegories myſterieuſes; il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cedé qu'au Saint Alcoran.

Cependant s'il faut te dire ce que je penſe: je ne m'accommode gueres du ſtile figuré. Il y a dans notre Alcoran un grand nombre de choſes pueriles, qui me paroiſſent toujours telles; quoiqu'elles ſoient relevées par la force, & la vie de l'expreſſion : il ſemble d'abord que les Livres inſpirez ne ſont que les idées divines renduës en langage humain : au contraire dans nos Livres Saints, on trouve le

le langage de Dieu, & les idées des hommes ; comme si par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'independance, où l'on vit dans ce Pays. Non, graces au Ciel, l'Esprit n'a pas corrompu le Cœur ; & tandis que je vivrai, Hali sera mon Prophête.

De Paris le 15. *de la Lune de Chahban* 1716.



LETTRE LXXXV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

IL n'y a point de Pays au monde où la Fortune ſoit ſi inconſtante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des revolutions, qui precipitent le riche dans la miſere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides, au comble des richeſſes. Celui-ci eſt étonné de ſa pauvreté ; celui-là l'eſt de ſon abondance. Le nouveau riche admire la ſageſſe de la Providence : le pauvre, l'aveugle fatalité du Deſtin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des treſors : parmi eux il y a peu de Tantales. Ils com-

commencent pourtant ce métier par la derniere misere : ils sont meprisez comme de la bouë, pendant qu'ils sont pauvres : quand ils sont riches, on les estime assez: aussi ne negligent-ils rien pour acquerir de l'estime.

Ils sont à present dans une situation bien terrible: On vient d'établir une Chambre qu'on appelle de Justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent ni détourner, ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juste sous peine de la vie : ainsi on les fait passer par un defilé bien étroit ; je veux dire entre la vie, & leur argent. Pour comble de fortune, il y a un Ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les déliberations du Conseil. On ne trouve pas tous les jours des Ministres disposez à faire rire le Peuple ; & l'on doit

ſçavoir bon gré à celui-ci, de l'avoir entrepris.

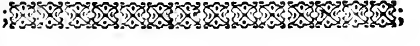
Le Corps des Laquais eſt plus reſpectable en France, qu'ailleurs; c'eſt un ſeminaire de grands Seigneurs; il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le compoſent prennent la place des Grands malheureux, des Magiſtrats ruïnez, des Gentilhommes tuez dans les fureurs de la guerre : & quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes; ils relevent toutes les grandes Maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier, qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes : ſi elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la Vertu, & on n'en auroit plus ſenti

tout

tout le neant. Mais quand on examine qui sont les gens, qui en sont les plus chargez : à force de mepriser les riches, on vient enfin à mepriser les richesses.

A Paris le 26. de la Lune de Maharram 1717.



LETTRE LXXXVI.

RICA *à* RHEDI.

A Venise.

JE trouve les caprices de la Mode chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillez cet Eté; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet Hiver ; mais sur tout on ne sçauroit croire, combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire u-

ne deſcription exacte de leur habillement, & de leurs parures? Une Mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs Ouvriers; & avant que tu euſſes reçu ma Lettre, tout ſeroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller paſſer ſix mois à la Campagne, en revient auſſi antique, que ſi elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils meconnoit le portrait de ſa mere; tant l'habit avec lequel elle eſt peinte, lui paroît étranger: il s'imagine que c'eſt quelque Ameriquaine, qui y eſt repreſentée; ou que le Peintre a voulu exprimer quelqu'une de ſes fantaiſies.

Quelquefois les Coëffures montent inſenſiblement, & une revolution les fait deſcendre tout à coup: il a été un tems que leur hauteur immenſe mettoit le viſage d'une femme au milieu d'elle-même.

même. Dans un autre c'étoit les pieds, qui occupoient cette place : les talons failoient un piedestal, qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? Les Architectes ont été souvent obligez de hausser, de baisser, & d'élargir les portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les regles de leur Art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches ; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille, & des dents : aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette chaugeante Nation, quoiqu'en dise le Critique ; les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de

mœurs ſelon l'âge de leur Roi. Le Monarque pourroit même parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractere de ſon Eſprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain eſt un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris le 8. *de la Lune de Saphar.* 1717.

LETTRE LXXXVII.

RICA *au même.*

JE te parlois l'autre jour de l'inconſtance prodigieuſe des François ſur leurs modes : Cependant il eſt inconcevable à quel point ils en ſont entêtez ; c'eſt la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui

qui se fait chez les autres Nations: ils y rappellent tout : ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avouë que je ne sçaurois gueres ajuster cette fureur pour leurs coûtumes, avec l'inconstance, avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils meprisent tout ce qui est étranger; je ne te parle que des bagatelles : Car sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiés d'eux mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres Peuples sont plus sages, pourvû qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus. Ils veulent bien s'assujettir aux Loix d'une Nation rivale, pourvû que les Perruquiers François décident en Legislateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs Cuisiniers regner du Sep-

tentrion au Midi ; & les ordonnances de leurs Coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le Bon Sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement Politique & Civil ?

Qui peut penser qu'un Royaume le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siecles par des Loix, qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre : Mais ils sont les Conquerans.

Ils ont abandonné les Loix anciennes, faites par leurs premiers Rois dans les Assemblées generales de la Nation : & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Loix Romaines qu'ils ont pris à la place,

ce, étoient en partie faites, & en partie redigées par des Empereurs contemporains de leurs Legiſlateurs.

Et afin que l'acquiſition fût entiere, & que tout le Bon Sens leur vînt d'ailleurs; ils ont adopté toutes les Conſtitutions des Papes; & en ont fait une nouvelle partie de leur Droit; nouveau genre de ſervitude!

Il eſt vrai que dans les derniers tems on a redigé par écrit quelques Statuts des Villes & des Provinces; mais ils ſont preſque tous pris du Droit Romain.

Cette abondance de Loix adoptées, & pour ainſi dire naturaliſées, eſt ſi grande, qu'elle accable également la Juſtice, & les Juges. Mais ces volumes de Loix ne ſont rien en comparaiſon de cette armée effroyable de Gloſſateurs, de Commentateurs, de Compilateurs; gens auſſi foi-

bles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces Loix étrangeres ont introduit des formalitez, qui sont la honte de la Raison humaine. Il seroit assez difficile de decider, si la forme s'est renduë plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la Jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la Medecine : si elle a fait plus de ravages sous la Robe d'un Jurisconsulte, que sous le large chapeau d'un Medecin; & si dans l'une elle a plus ruïné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

A Paris le 12. *de la Lune de Saphar.* 1717.



LETTRE LXXXVIII.

USBEK *à* ***.

ON parle toujours ici de la Conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord uu gros homme avec un tein vermeil, qui diſoit d'une voix forte : J'ai donné mon Mandement : je n'irai point repondre à tout ce que vous dites : mais liſez-le ce Mandement ; & vous verrez que j'y ai reſolu tous vos doutes. Il m'a fallu bien ſuer pour le faire, dit-il en portant la main ſur le front : j'ai eu beſoin de toute ma Doctrine, & il m'a fallu lire bien des Auteurs Latins. Je le crois, dit un homme qui ſe trouva là, car c'eſt un bel Ouvrage ; & je défie ce Jeſuite, qui vient

si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Et bien lisez-le donc, reprit-il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart d'heure, que si je vous en avois parlé deux heures. Voilà comme il évitoit d'entrer en Conversation, & de commettre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens; & il commença à dire Theologiquemeut force sotises, soutenu d'un Dervis, qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe; il disoit d'abord; cela est certain; nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des Juges infaillibles. Et comment, lui dis-je pour lors, êtes-vous des Juges infaillibles? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le St. Esprit nous éclaire? Cela est heureux, lui repondis-je; car de la maniere dont vous avez parlé

lé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

A Paris le 18. *de la Lune de Rebiab* 1. 1717.

****

LETTRE LXXXIX.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs plus puissans Etats de l'Europe sont ceux de l'Empereur, des Rois des France, d'Espagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits Etats, dont les Princes sont, à proprement parler, les Martyrs de la Souveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes, que la plûpart de ces Princes n'ont de

Sujets. Ceux d'Italie, qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre : leurs Etats ſont ouverts comme des Caravanſerais, où ils ſont obligez de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plûpart des Gouvernemens d'Europe ſont Monarchiques, ou plutôt ſont ainſi appellez ; car je ne ſçais pas s'il y en a jamais eu veritablement de tels : au moins eſt-il impoſſible qu'ils ayent ſubſiſté long-tems : c'eſt un Etat violent qui degenere toujours en Deſpotiſme, ou en Republique : La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple & le Prince : l'équilibre eſt trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminuë d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage eſt ordinairement

du

du côté du Prince, qui eſt à la tête des Armées.

Auſſi le pouvoir des Rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étenduë, que nos Sultans : premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs, & la Religion des Peuples. Secondement, parcequ'il n'eſt pas de leur interêt de le porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs Sujets, que cet immenſe pouvoir, qu'ils exercent ſur eux : rien ne les ſoumet plus aux revers, & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur deplaiſent au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion, qui doit être entre les fautes & les peines, qui eſt comme l'ame des Etats,

& l'harmonie des Empires; & cette proportion ſcrupuleuſement gardée par les Princes Chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos Sultans.

Un Perſan qui par imprudence, ou par malheur, s'eſt attiré la diſgrace du Prince, eſt ſûr de mourir : la moindre faute, ou le moindre caprice le met dans cette neceſſité. Mais s'il avoit attenté à la vie de ſon Souverain; s'il avoit voulu livrer ſes places aux Ennemis; il en ſeroit auſſi quitte pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de riſque dans ce dernier cas, que dans le premier.

Auſſi dans la moindre diſgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis; il ſe porte naturellement à troubler l'Etat, & à conſpirer contre le Souverain, ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des Grands d'Europe, à qui la diſgra-

ce n'ôte rien, que la bienveillance & la faveur : ils ſe retirent de la Cour, & ne ſongent qu'à joüir d'une vie tranquille, & des avantages de leur naiſſance. Comme on ne les fait gueres perir que pour le crime de Leze-Majeſté; ils craignent d'y tomber par la conſideration de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de revoltes & peu de Princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes, ils n'apportoient pas tant de precaution pour mettre leur vie en ſûreté; ils ne vivroient pas un jour : & s'ils n'avoient à leur ſolde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniſer le reſte de leurs Sujets; leur Empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiecles qu'un Roi de France prit

des Gardes, contre l'uſage de ces tems là, pour ſe garantir des aſſaſſins, qu'un petit Prince d'Aſie avoit envoyez pour le faire perir: juſques là les Rois avoient vêcu tranquilles au milieu de leurs Sujets, comme des Peres au milieu de leurs Enfans.

Bien loin que les Rois de France puiſſent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs Sujets, comme nos Sultans; ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les Criminels : il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon Prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces Monarques ſont comme le Soleil, qui porte par tout la chaleur & la vie.

A Paris le 8 de la Lune de Rebiab 2. 1717.

LET-

LETTRE XC.

USBEK *au même.*

POur ſuivre l'idée de ma derniere Lettre, voici à peu près ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé.

Le plus mauvais parti que les Princes d'Aſie ayent pû prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils font. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables : mais ils font reſpecter la Royauté, & non pas le Roi ; & attachent l'eſprit des Sujets à un certain Trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toujours la même pour le Peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgez l'un a-

pres l'autre, il ne ſent aucune difference : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des Eſprits.

Si le deteſtable Parricide de notre grand Roi Henri Quatre, avoit porté ce coup ſur un Roi des Indes; Maître du Sceau Royal, & d'un treſor immenſe, qui auroit ſemblé amaſſé pour lui; il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à reclamer ſon Roi, ſa famille, & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le Gouvernement des Princes d'Orient : & d'où vient cela? ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique, & affreux.

Les Changemens ne peuvent être faits que par le Prince, ou par le Peuple; mais là, les Princes n'ont garde d'en faire, parce que dans un ſi haut degré de puiſſance,

ſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir; s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur prejudice.

Quant aux Sujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque reſolution, il ne ſçauroit l'executer ſur l'Etat : il faudroit qu'il contrebalançât tout à coup une puiſſance redoutable, & toujours unique : le tems lui manque comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir; & il ne lui faut qu'un bras, & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le Trône, pendant que le Monarque en deſcend, tombe, & va expirer à ſes pieds.

Un Mecontent en Europe ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette; à ſe jetter chez les Ennemis; à ſe ſaiſir de quelque place; à exciter quelques vains murmures parmi les Sujets.

Un

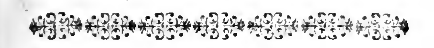
Un Mecontent en Aſie va droit au Prince, étonne, frape, renverſe; il en efface juſqu'à l'idée; dans un inſtant l'Eſclave & le Maître; dans un inſtant Uſurpateur & legitime.

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête : il ſemble ne réünir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

A Paris le 17. *de la Lune de Rebiab* 2. 1717.



LET-



LETTRE XCI.

AU MEME.

TOus les Peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs Princes: par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse gueres à leur Roi le tems d'apesantir son autorité: la soumission, & l'obéïssance sont les vertus, dont ils se piquent le moins. Ils disent là-dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux il n'y a qu'un lien, qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude: un mari, une femme, un pere, & un fils, ne sont liez entr'eux que par l'amour, qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent: & ces motifs divers de reconnoissance, sont l'origine

rigine de tous les Royaumes, & de toutes les Societez.

Mais si un Prince, bien loin de faire vivre ses Sujets heureux, veut les accabler, & les détruire; le fondement de l'obéïssance cesse; rien ne les lie, rien ne les attache à lui; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit étre legitime, parce qu'il n'a jamais pû avoir d'origine legitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous, que nous n'en avons nous mêmes: or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes: par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie: personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre, un tel pouvoir.

Le Crime de Leze-Majesté, n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet

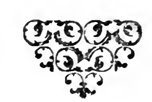
met contre le plus fort, en lui desobéïssant, de quelque maniere qu'il lui desobéïsse. Aussi le Peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs Rois, declara-t-il que c'est un crime de Leze-Majesté à un Prince de faire la guerre à ses Sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que le Précepte de leur Alcoran, qui ordonne de se soumettre aux Puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux, qu'on les oblige de se sonmettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois, qui avoit vaincu & pris prisonnier un Prince, qui s'étoit revolté, & lui disputoit la Couronne; ayant voulu lui reprocher son infidelité & sa perfidie: Il n'y a qu'un moment, dit

le Prince infortuné, qu'il vient d'être decidé lequel de nous deux eſt le traître.

Un Uſurpateur declare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la Patrie comme lui: & croyant qu'il n'y a pas de Loix là où il ne voit point de Juges; il fait reverer comme des Arrêts du Ciel, les caprices du hazard, & de la fortune.

A Paris le 20 de la Lune de Rebiab 2. 1717.



LETTRE XCII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucop parlé dans une de tes Lettres des Sciences, & des Arts cultivez en Occident: tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité que l'on en retire, dedommage les hommes du mauvais uſage, que l'on en fait tous les jours.

J'ai ouï dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les Peuples d'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des places aux Bourgeois, qui à la premiere bombe ſe ſeroient rendus, ont eu un pretexte pour entretenir

de gros corps de troupes reglées, avec lesquelles ils ont dans la suite opprimé leurs Sujets.

Tu sçais que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable : c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'Asile sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à decouvrir quelque secret, qui fournisse une voye plus abregée pour faire perir les hommes, détruire les Peuples, & les Nations entieres.

Tu as lu les Historiens ; fais y bien attention, presque toutes les Monarchies n'ont éré fondées que sur l'ignorance des Arts, & n'ont été détruites, que parce qu'on les a trop cultivez. L'ancien Empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-tems que je

fuis en Europe : mais j'ai ouï parler à des gens fenfez des ravages de la Chimie ; il femble que ce foit un quatrieme fleau, qui ruïne les hommes, & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la pefte, la famine, les detruifent en gros; mais par intervalles.

Que nous a fervi l'invention de la Bouffole, & la decouverte de tant de Peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies, plûtôt que leurs richeffes ? L'or & l'argent avoient été établis par une convention generale, pour être le prix de toutes les marchandifes, & un gage de leur valeur, par la raifon que ces metaux étoient rares, & inutiles à tout autre ufage : que nous importoit-il donc qu'ils devinffent plus communs ? Et que pour marquer la valeur d'une denrée, nous euffions deux ou trois fignes au lieu d'un ?

Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté cette invention a été bien pernicieuſe aux pays, qui ont été découverts. Les Nations entieres ont été détruites : & les hommes, qui ont échappé à la mort, ont été reduits à une ſervitude ſi rude, que le recit en a fait fremir les Muſulmans.

Heureuſe l'ignorance des enfans de Mahomet ! aimable ſimplicité ſi cherie de notre Saint Prophête, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens tems, & la tranquillité, qui regnoit dans le cœur de nos premiers peres !

De Veniſe le 2. de la Lune de Rhamazan. 1717.



LETTRE XCIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

OU tu ne penſes pas ce que tu dis ; ou bien tu fais mieux que tu ne penſes. Tu as quitté ta Patrie pour t'inſtruire, & tu mepriſes toute inſtruction : tu viens pour te former dans un pays, où l'on cultive les beaux Arts ; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhedi ? Je ſuis plus d'accord avec toi, que tu ne l'ès avec toi-même.

As-tu bien reflêchi à l'état barbare & malheureux, où nous entraîneroit la perte des Arts ? Il n'eſt pas neceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples ſur la terre,

chez lesquels un Singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur : il s'y trouveroit à peu près à la portée des autres habitans : on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractere bisarre : il passeroit tout comme un autre ; & seroit distingué même par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont presque tous ignoré les Arts. Je ne te nie pas que des Peuples barbares n'ayent pu, comme des torrens impetueux, se repandre sur la terre, & couvrir de leurs Armées feroces les Royaumes les mieux policez ; mais prens y garde, ils ont appris les Arts, ou les ont fait exercer aux Peuples vaincus ; sans cela leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre, & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle

qui

qui eſt en uſage. Non ; ſi une ſi fatale invention venoit à ſe découvrir ; elle ſeroit bien-tôt prohibée par le droit des gens ; & le conſentement unanime des Nations enſeveliroit cette decouverte : il n'eſt point de l'interêt des Princes de faire des Conquêtes par de pareilles voyes : ils cherchent des Sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre, & des bombes : tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'eſt à-dire que tu trouves étrange que les guerres ſoient aujourd'hui terminées plûtôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué en liſant les Hiſtoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles ſont beaucoup moins ſanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a preſque plus de mêlée.

Et quand il se feroit trouvé quelque cas particulier, où un Art auroit été prejudiciable; doit-on pour cela le rejetter? Penses-tu, Rhedi, que la Religion que notre St. Prophête a apportée du Ciel, soit pernicieuse, parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens?

Tu crois que les Arts amollissent les Peuples, & par là sont cause de la chute des Empires. Tu parles de la ruïne de celui des Anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse: mais il s'en faut bien que cet exemple décide; puisque les Grecs, qui les subjuguerent, cultivoient les Arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les Arts rendent les hommes effeminez; on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui de tous

tous les vices eſt celui, qui amolit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouïſſent : mais comme dans un Pays policé, ceux qui jouïſſent des commoditez d'un Art ſont obligez d'en cultiver un autre ; à moins que de ſe voir reduits à une pauvreté honteuſe : il s'enſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les Arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs : mais c'eſt peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive delicieuſement ; il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt miſe dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquants Artiſans ne dorment plus, &

n'ayent plus le loisir de boire & de manger : elle commande, & elle est obéïe plus promptement que ne feroit notre Monarque, parce que l'interêt est le plus grand Monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail : cette passion de s'enrichir passe de condition en condition, depuis les Artisans jusques aux Grands : personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immediatement au dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme, qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même Esprit gagne la Nation : on n'y voit que travail, & qu'industrie : où est donc ce Peuple effeminé, dont tu parles tant?

Je suppose, Rhedi, qu'on ne souf-

souffrît dans un Royaume que les Arts, qui sont absolument necessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre; & qu'on en bannît tous ceux, qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie : je le soutiens, cet Etat seroit le plus miserable, qu'il y eût au monde.

Quand les Habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses, qu'ils doivent à leurs besoins; le Peuple deperiroit tous les jours; & l'Etat deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite Puissance, qui ne fût en état de le conquerir.

Je pourrois entrer ici dans un long détail, & te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du Prince : il n'y auroit presque plus de relation de facultez entre les Citoyens : cette circulation de ri-

cheſſes, & cette propagation de revenus, qui vient de la dependance où ſont les Arts les uns des autres, ceſſeroit abſolument : chacun ne tireroit du revenu que de ſa terre, & n'en tireroit préciſément que ce qu'il lui faut, pour ne pas mourir de faim : mais comme ce n'eſt pas la centieme partie du revenu d'un Royaume ; il faudroit que le nombre des Habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en reſtât que la centieme partie.

Fais bien attention juſques où vont les revenus de l'induſtrie. Un fonds ne produit annuellement à ſon Maître que la vintieme partie de ſa valeur : mais avec une piſtole de couleurs, un Peintre fera un tableau, qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des Orfevres, des Ouvriers en laine, en ſoye, & de toutes ſortes d'Artiſans.

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que pour qu'un Prince ſoit puiſſant, il faut que ſes Sujets vivent dans les delices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes ſortes de ſuperfluitez, avec autant d'attention, que les neceſſitez de la vie.

A Paris le 14. *de la Lune de Chalval.* 1717.

LETTRE XCIV.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

J'Ai vû le jeune Monarque : ſa vie eſt bien precieuſe à ſes Sujets : elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pourroit produire. Mais les Rois ſont comme les Dieux ; & pendant qu'ils

qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet deja un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des Rois d'Occident, jusques à ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur Maîtresse, & de leur Confesseur : on verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci ; & il se livrera pour cela de grands combats. Car sous un jeune Prince ces deux Puissances sont toujours rivales : mais elles se concilient, & se réünissent sous un vieux. Sous un jeune Prince le Dervis a un rôle bien difficile à soutenir : la force du Roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse, & de sa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi abſolument gouverné par les femmes: & cependant dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le Monarque de la terre, qui en avoit le moins de beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit: il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune Colonel; ſa valeur m'eſt connuë; j'en parlerai au Miniſtre. Une autre diſoit: il eſt ſurprenant que ce jeune Abbé ait été oublié: il faut qu'il ſoit Evêque: il eſt homme de naiſſance; & je pourrois repondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles, qui tenoient ces diſcours, fuſſent des favorites du Prince: elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; choſe pourtant très facile à faire chez les Princes Européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne, qui ait quelque emploi

à

à la Cour, dans Paris, ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces, & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres; & forment une espece de Republique, dont les Membres toujours actifs se secourent, & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel Etat dans l'Etat : & celui qui est à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Ministres, des Magistrats, des Prelats; s'il ne connoît les femmes, qui les gouvernent, est comme celui, qui voit bien une machine qui jouë, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un Ministre, pour coucher avec lui? quelle idée! c'est pour lui presenter cinq ou six placets tous les ma-

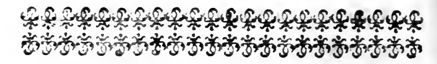
matins ; & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint en Perse de ce que le Royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France, où les femmes en general gouvernent, & prennent non seulement en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

A Paris le dernier de la Lune de Chalval 1717.



LET-



LETTRE XCV.

USBEK à *. *. *.

IL y a une espece de Livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les Journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente Volumes en un quart d'heure.

Dans la plûpart des Livres, l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les Lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in Douze* : celui-là par un *in Quarto* : un autre qui a de plus belles inclinations, vise

à l'*in Folio* : il faut donc qu'il étende ſon ſujet à proportion; ce qu'il fait ſans pitié ; comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui ſe tue à reduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne ſçais *.*.*. quel merite il y a à faire de pareils Ouvrages : j'en ferois bien autant, ſi je voulois ruïner ma ſanté, & un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journaliſtes, c'eſt qu'ils ne parlent que des Livres nouveaux ; comme ſi la Verité étoit jamais nouvelle. Il me ſemble que juſques à ce qu'un homme ait lu tous les Livres anciens, il n'a aucune raiſon de leur preferer les nouveaux.

Mais lorſqu'ils s'impoſent la Loi de ne parler que des Ouvrages encore tout chauds de la forge; ils s'en impoſent une autre, qui

qui eſt d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les Livres, dont ils font les extraits, quelque raiſon qu'ils en ayent: & en effet quel eſt l'homme aſſez hardi, pour vouloir ſe faire dix ou douze ennemis tous les mois?

La plûpart des Auteurs reſſemblent aux Poëtes, qui ſouffriront une volée de coups de bâton ſans ſe plaindre: mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le ſont ſi fort de leurs Ouvrages, qu'ils ne ſçauroient ſoutenir la moindre Critique: il faut donc bien ſe donner de garde de les attaquer par un endroit ſi ſenſible: & les Journaliſtes le ſçavent bien: ils font donc tout le contraire: ils commencent par louër la matiere qui eſt traitée; premiere fadeur: de là ils paſſent aux loüanges de l'Auteur; loüanges forcées: car ils ont affaire à des gens, qui ſont encore en haleine, tout prêts à

ſe

ſe faire faire raiſon, & à foudroyer à coups de plume un temeraire Journaliſte.

De Paris le 5. de la Lune de Zilcadé 1718.

LETTRE XCVI.

RICA *à* *. *. *.

L'Univerſité de Paris eſt la fille aînée des Rois de France, & très-aînée : car elle a plus de neuf cens ans : auſſi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut il y a quelque tems un grand demêlé avec quelques Docteurs à l'occaſion de la lettre * Q qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La diſpute s'échauffa ſi fort, que quelques-uns furent de

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

depouillez de leurs biens : il fallut que le Parlement terminât le different ; & il accorda permission par un Arrêt solemnel à tous les Sujets du Roi de France de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux Corps de l'Europe les plus respectables, occupez à décider du sort d'une lettre de l'Alphabet.

Il semble, mon cher *. *. *. que les têtes des plus grands hommes s'étrecissent lorsqu'elles sont assemblées ; & que là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands Corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux formalitez, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai ouï dire qu'un Roi d'Arragon * ayant assemblé les Etats d'Arragon, & de Catalogne, les premieres seances s'employerent à decider en quelle

* C'étoit en 1610.

le Langue les déliberations ſeroient conçuës : la Diſpute étoit vive, & les Etats ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expedient, qui étoit, que la demande ſeroit faite en langage Catalan, & la réponſe en Arragonois.

De Paris le 25. de la Lune de Zilhagé 1718.



LETTRE XCVII.

RICA *à* *.*.*.

LE Rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe : il n'y a rien de plus ſerieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au milieu de ſes domeſtiques ; un General d'Armée n'employe pas plus d'attention à poſter ſa droite, ou ſon

corps de reserve, qu'elle en met à placer une mouche, qui peut manquer ; mais dont elle espere, ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit ! Quelle attention pour concilier sans cesse les interêts de deux rivaux, pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre, & se rendre mediatrice sur tous les sujets de plainte, qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties, les faire succeder & renaître sans cesse, & prévenir tous les accidens, qui pourroient les rompre!

Avec tout cela la plus grande peine n'est pas de se divertir, c'est de le paroître : ennuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvû que l'on puisse croire qu'elles se sont bien rejoüies.

Je fus il y a quelques jours d'un sou-

ſouper, que des femmes firent à la Campagne. Dans le chemin elles diſoient ſans ceſſe ; au moins il faudra bien rire, & bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſéquent aſſez ſerieux. *Il faut avouër*, dit une de ces femmes, *que nous nous divertiſſons bien ; il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie ſi gaye que la nôtre.* Comme l'ennui me gagnoit, une femme me ſecoüa, & me dit : *Eh bien, ne ſommes-nous pas de bonne humeur ?* Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la triſteſſe triomphoit toujours des reflexions ; & quant à moi, je me ſentis conduit de bâillement en bâillement dans un ſommeil letargique, qui finit tous mes plaiſirs.

A Paris le 11. *de la Lune de Maharram* 1718.



LETTRE XCVIII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

PEndant le séjour que je fais en Europe, je lis les Historiens anciens & modernes : je compare tous les tems : j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi ; & j'arrête sur tout mon esprit à ces grands changemens, qui ont rendu les âges si differens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose, qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la Nature a-t-elle pû perdre cette prodigieuse

digieuſe fecondité des premiers tems ? Seroit-elle déja dans ſa vieilleſſe , & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai reſté plus d'un an en Italie , où je n'ai vû que le débris de cette ancienne Italie ſi fameuſe autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes , elles ſont entierement deſertes & dépeuplées : il ſemble qu'elles ne ſubſiſtent encore , que pour marquer le lieu , où étoient ces Citez puiſſantes , dont l'Hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule Ville de Rome contenoit autrefois plus de Péuple , que le plus grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui : il y a eu tel Citoyen Romain, qui avoit dix , & même vint mille eſclaves ; ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne : & comme on y comp-

toit quatre ou cinq cens mille Citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se revolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puissans Rayaumes, & des Peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette Isle n'a plus rien de considerable, que ses Volcans.

La Grece est si deserte, qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens Habitans.

L'Espagne autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées: & la France n'est rien en comparaison de cette ancienne Gaule, dont parle César.

Les Pays du Nord sont fort degarnis; & il s'en faut bien que les Peuples y soient comme autrefois obligez de se partager, & d'envoyer dehors comme des essaims, des Colonies, & des Nations

tions entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne, & la Turquie en Europe, n'ont presque plus de Peuples.

On ne sçauroit trouver dans l'Amerique la deux-centieme partie des hommes, qui y formoient autrefois de si grands Empires.

L'Asie n'est gueres en meilleur état. Cette Asie Mineure, qui contenoit tant de puissantes Monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie; celle qui est soumise au Turc, n'est pas plus pleine : & pour celle, qui est sous la domination de nos Rois; si on la compare à l'état florissant, où elle étoit autrefois; on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des Habitans, qui y étoient sans nombre du tems des Xerxès, & des Darius.

Quant aux petits Etats, qui ſont autour de ces grands Empires; ils ſont réellement deſerts: tels ſont les Royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Tous ces Princes, avec de vaſtes Etats, comptent à peine cinquante mille Sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué, que les autres Pays.

Enfin je parcours la terre, & je n'y trouve que délabrement: je crois la voir ſortir des ravages de la peſte, & de la famine.

L'Afrique a toujours été ſi inconnuë, qu'on ne peut en parler auſſi préciſément, que des autres parties du Monde: mais à ne faire attention qu'aux Côtes de la Mediterranée, connuës de tout tems; on voit qu'elle a extrémement déchu de ce qu'elle étoit, lorſqu'elle étoit Province Romaine. Aujourd'hui ſes Princes ſont ſi foibles, que ce ſont

les plus petites Puiſſances du Monde.

Après un calcul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, j'ai trouvé qn'il y a à peine ſur la terre la cinquantieme partie des hommes, qui y étoient du tems de Ceſar. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe depeuple tous les jours : & ſi cela continuë, dans dix ſiecles elle ne ſera qu'un deſert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible Cataſtrophe qui ſoit jamais arrivée dans le monde : mais à peine s'en eſt-on apperçu, parce qu'elle eſt arrivée inſenſiblement : & dans le cours d'un grand nombre de Siecles : ce qui marque un vice interieur ; un venin ſecret & caché ; une maladie de langueur, qui afflige le Nature humaine.

A Veniſe le 10. *de la Lune de Rhegeb* 1718.

LETTRE XCIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhedi, n'eſt point incorruptible; les Cieux mêmes ne le ſont pas : les Aſtronomes ſont des témoins oculaires de tous les changemens qui y arrivent, qui ſont des effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere.

La terre eſt ſoumiſe comme les autres Planetes, aux mêmes Loix des mouvemens : elle ſouffre au dedans d'elle un combat perpetuel de ſes Principes : la Mer & le Continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les

Les hommes dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire ; & à plus forte raison augmenter, ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces Catastrophes particulieres, si communes chez les Historiens, qui ont détruit des Villes, & des Royaumes entiers : il y en a de generales, qui ont mis bien des fois le Genre Humain à deux doigts de sa perte.

Les Histoires sont pleines de ces pestes universelles, qui ont tour à tour desolé l'Univers. Elles parlent d'une, entr'autres, qui fut si violente, qu'elle brûla jusques à la racine des plantes, & se fit sentir dans tout le monde connû, jusques à l'Empire du Catay : un degré de plus de corruption auroit peut-être dans un seul jour

détruit toute la Nature humaine.

Il n'y a pas deux Siecles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Furope, en Asie, & en Afrique : elle fit dans très-peu de tems des effets prodigieux ; c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablez de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la Societé, ils auroient peri miserablement.

Qu'auroit-ce été si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant, que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la géneration même.

Mais pourquoi parler de la des-

destruction, qui auroit pû arriver au Genre Humain? N'est-elle pas arrivée en effet, & le Deluge ne le reduisit-il pas à une seule famille?

Ceux qui connoissent la Nature, & qui ont de Dieu une idée raisonnable, peuvent-ils comprendre que la matiere, & les choses créées n'ayent que six mille ans? Que Dieu ait differé pendant toute l'Eternité ses Ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance Créatrice! Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre: c'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu: mais comme il n'y a point de succession dans Dieu; si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter les

les années du monde : le nombre des grains de fable de la Mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

Cependant tous les Hiſtoriens nous parlent d'un premier Pere : ils nous font voir la Nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer, qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, commme Noé le fut du Deluge ; & que ces grands Evenemens ont été frequens ſur la terre, depuis la Création du Monde ?

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées generales, avant de répondre plus particulierement à ta Lettre ſur la diminution des Peuples arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiecles : je te ferai voir dans une Lettre ſuivante, qu'independemment des cauſes phyſiques, il y en a de morales, qui ont produit cet effet.

A Paris le 8. de la Lune de Chahban 1718.

LET-

LETTRE C.

USBEK *au même.*

TU cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande difference vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la Religion Chrétienne & la Mahometane ont partagé le Monde Romain, les choſes ſont bien changées : il s'en faut bien que ces deux Religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpece, que celle de ces Maîtres de l'Univers.

Dans cette derniere, la Polygamie étoit défenduë ; & en cela elle avoit un très-grand avantage ſur

ſur la Religion Mahometane : le Divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſiderable, ſur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire, que cette pluralité de femmes permiſes par le Saint Alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire ordonné par le même Livre. Voyez vos femmes, dit le Prophête, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un Precepte qui rend la vie d'un veritable Muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi, & ſeulement autant de Concubines & d'Eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le Prophête : approchez-vous donc de vos labourages,

rages, faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Musulman comme un Athlete, destiné à combattre sans relâche; mais qui bien-tôt foible, & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la Victoire, & se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La Nature agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire avec épargne : ses operations ne sont jamais violentes : jusques dans ses productions elle veut de la temperance : elle ne va jamais qu'avec regle & mesure : si on la precipite, elle tombe bien-tôt dans la langueur : elle employe toute la force, qui lui reste, à se conserver; perdant absolument sa vertu productrice, & sa puissance generative.

C'est dans cet état de defaillance,

lance, que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire : il est très-ordinaire parmi nous de voir un homme dans un Serrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans: ces enfans mêmes sont la plûpart du tems foibles, & mal sains; & se sentent de la langueur de leur Pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques : la Religion, la jalousie, & la Raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres: ces gardiens doivent être en grand nombre; soit afin de maintenir la tranquillité au dedans, parmi les guerres, que ces femmes se font sans cesse; soit enfin pour empêcher les entreprises du dehors.

Ainsi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'Eunuques, pour les garder. Mais quelle perte pour la Societé que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre!

Les filles Esclaves, qui sont dans le Serrail pour servir avec les Eunuques; ce grand nombre de femmes y viellissent presque toujours dans une affligeante Virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent; & leurs maîtresses une fois accoutumées à elles, ne s'en defont presque jamais.

Voilà comme un seul homme occupe lui seul tant de sujets de l'un & de l'autre Sexe, à ses plaisirs; les fait mourir pour l'Etat; & les rend inutiles à la propagation de l'espece.

Constantinople & Ispahan sont

les Capitales des deux plus grands Empires du Monde : c'eſt là que tout doit aboutir, & que les Peuples attirez de mille manieres, ſe rendent de toutes parts. Cependant elles periſſent d'elles-mêmes; & elles ſeroient bien-tôt détruites, ſi les Souverains n'y faiſoient venir preſqu'à chaque ſiecle des Nations entieres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre Lettre.

A Paris le 13. *de la Lune de Chahban* 1718.





LETTRE CI.

USBEK *au même.*

LEs Romains n'avoient pas moins d'Efclaves que nous, ils en avoient même plus : mais ils en faifoient un meilleur ufage.

Bien loin d'empêcher par des voyes forcées la multiplication de ces Efclaves ; ils la favorifoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les affocioient le plus qu'ils pouvoient par des efpeces de mariages : par ce moyen ils rempliffoient leurs maifons de Domeftiques de tous les Sexes, de tous les âges ; & l'Etat d'un Peuple innombrable.

Ces enfans qui faifoient à la longue la richeffe d'un Maître, naiffoient fans nombre autour de lui: il

il étoit ſeul chargé de leur nourriture, & de leur éducation : les Peres libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature ; & multiplioient ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que parmi nous, tous les eſclaves ſont occupez à garder nos femmes, & à rien de plus ; qu'ils ſont à l'égard de l'Etat dans une perpetuelle letargie ; de maniere qu'il faut reſtraindre à quelques hommes libres, à quelques Chefs de famille la culture des Arts & des terres ; leſquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent

Il n'en étoit pas de même chez les Romains : la République ſe ſervoit avec un avantage infini de ce Peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pecule qu'il poſſedoit aux conditions que ſon Maître lui impoſoit : avec ce pecule

cule il travailloit, & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la Banque; celui-là ſe donnoit au Commerce de la Mer; l'un vendoit des marchandiſes en détail; l'autre s'appliquoit à quelque Art mecanique; ou bien affermoit & faiſoit valoir des terres: mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout ſon pouvoir à faire profiter ce pecule, qui lui procuroit en même tems l'aiſance dans la ſervitude preſente; & l'eſperance d'une liberté future: cela faiſoit un Peuple laborieux, animoit les Arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir, & devenoient Citoyens. La République ſe reparoit ſans ceſſe; & recevoit dans ſon ſein de nouvelles familles, à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'aurai

J'aurai peut-être dans mes Lettres suivantes occasion de te prouver, que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le Commerce y fleurit : je prouverai aussi facilement, que plus le Commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente: ces deux choses s'entr'aident, & se favorisent necessairement.

Si cela est ; combien ce nombre prodigieux d'Esclaves toujours laborieux devoit-il s'accroître & s'augmenter? L'industrie, & l'abondance les faisoit naître ; & eux de leur côté faisoient naître l'abondance, & l'industrie.

A Paris le 16. *de la Lune de Chahban* 1718.



LETTRE CII.

USBEK *au même.*

NOus avons jusques ici parlé des Pays Mahometans, & cherché la raison pourquoi ils étoient moins peuplez que ceux, qui étoient soumis à la Domination des Romains : examinons à present ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la Religion Payenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en vou-

voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha : & au lieu d'unir les cœurs, comme on le pretendoit, on les separa pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la necessité, & la fatalité du destin même. On compta pour rien les degoûts, les caprices, & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur ; c'est à dire ce qu'il y a de plus variable, & de plus inconstant dans la nature : on attacha sans retour, & sans esperance, des gens accablez l'un de l'autre, & presque toujours mal assortis : & l'on fit comme ces Tyrans, qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portez à supporter patiemment les peines domestiques,

ques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie, sans en user ; par cette seule consideration, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des Chrétiens, que leurs peines présentes desesperent pour l'avenir : ils ne voyent dans les désagrémens du mariage, que leur durée, & pour ainsi dire, leur éternité : de là viennent les degoûts, les discordes, les mepris ; & c'est autant de perdu pour la posterité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en neglige l'essentiel : on passe ensemble trente ans de froideur : il se forme des separations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publibues : chacun vit, & reste de son côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bien-tôt un

homme degoûté d'une femme éternelle, ſe livrera aux filles de joye; commerce honteux, & ſi contraire à la Societé; lequel, ſans remplir l'objet du mariage, n'en repreſente tout au plus que les plaiſirs.

Si de deux perſonnes ainſi liées, il y en a une, qui n'eſt pas propre au deſſein de la nature, & à la propagation de l'eſpece, ſoit par ſon temperament, ſoit par ſon âge, elle enſevelit l'autre avec elle, & la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on voit chez les Chrêtiens tant de mariages fournir un ſi petit nombre de Citoyens : le divorce eſt aboli : les mariages mal aſſortis ne ſe raccommodent plus: les femmes ne paſſent plus comme chez les Romains ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient dans le chemin

min le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe le dire, ſi dans une Republique comme Lacedemone, où les Citoyens étoient ſans ceſſe gênés par des Loix ſingulieres, & ſubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille, qui étoit la Republique; il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en ſeroit né un Peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les Chrétiens à abolir le divorce : Le mariage, chez toutes les Nations du monde, eſt un contrat ſuſceptible de toutes les Conventions, & on n'en a dû bannir que celles, qui auroient pû en affoiblir l'objet : mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vuë : auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt : Ils ne le font pas conſiſ-

ter dans le plaiſir des ſens : au contraire, comme je te l'ai déja dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent: mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de myſterieux, que je ne comprens point.

A Paris le 19. *de la Lune de Chahban.* 1718.



LETTRE CIII.

USBEK *au même.*

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la depopulation des Pays Chrétiens : le grand nombre d'Eunuques, qu'ils ont parmi eux, n'en eſt pas une moins conſiderable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre Sexe, qui ſe voüent à une continence éter-

éternelle : c'eſt chez les Chrétiens la vertu par excellence; en quoi je ne les comprens pas ; ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu, dont il ne reſulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le Mariage eſt ſaint, & que le Celibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt encore davantage : ſans compter qu'en fait de préceptes, & de Dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de Celibat, eſt prodigieux : les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui ils s'y voüent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans; ce qui revient à peu près à la même choſe.

Ce metier de Continence a aneanti plus d'hommes, que les peſtes, & les guerres les plus ſan-

ſanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maiſon Religieuſe une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux depens de toutes les autres : ces maiſons ſont toujours ouvertes comme autant de gouffres, où s'enſeveliſſent les races futures.

Cette Politique eſt bien differente de celle des Romains, qui établiſſoient des Loix penales contre ceux, qui ſe refuſoient aux Loix du mariage, & vouloient jouïr d'une liberté, ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays Catholiques. Dans la Religion Proteſtante tout le monde eſt en droit de faire des enfans : elle ne ſouffre ni Prêtres ni Dervis : & ſi dans l'etabliſſement de cette Religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ſes fondateurs n'avoient été accuſés ſans ceſſe d'intem-

temperance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug & achevé d'ôter toute la barriere, qui separe en ce point le Nazaréen, & Mahomet.

Mais quoiqu'il en soit; il est certain que la Religion donne aux Protestans un avantage infini sur les Catholiques.

J'ose le dire, dans l'état present où est l'Europe; il n'est pas possible que la Religion Catholique y subsiste cinq cens ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans : ces derniers sont peu à peu parvenus à un Equilibre ; & aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté: cette superiorité augmentera tous les jours; les Protestans deviendront plus riches, & plus

puiſſans; & les Catholiques plus foibles.

Les Pays Proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplez, que les Catholiques; d'où il ſuit premierement, que les tributs y ſont plus conſiderables, parcequ'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent.

Secondement, que les terres y ſont mieux cultivées. Enfin que le Commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le Commerce periſſe : & lorſqu'il n'y a que celui qui eſt neceſſaire pour entretenir le Commerce, il faut que la culture des terres manque; c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux

deux tombent en même tems; parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne soit aux depens de l'autre.

Quant aux Pays Catholiques, non seulement la culture des terres y est abandonnée ; mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une Langue morte : dès qu'un homme a cette provision par devers lui ; il ne doit plus s'embarasser de sa fortutune : il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit coûté des sueurs, & des peines.

Ce n'est pas tout; les Dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'Etat : c'est une Societé de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais : ils accumulent sans cesse des revenus, pour acquerir des capitaux : tant de richesses tom-

bent, pour ainſi dire, en paralyſie; plus de circulation; plus de Commerce; plus d'Arts; plus de Manufactures.

Il n'y a point de Prince Proteſtant, qui ne leve ſur ſes Peuples dix fois plus d'impôts, que le Pape n'en leve ſur ſes Sujets : cependant ces derniers ſont miſerables, pendant que les autres vivent dans l'opulence : le Commerce ranime tout chez les uns; & le Monachiſme porte la mort par tout chez les autres.

A Paris le 26. de la Lune de Chahban 1718.



LET-



LETTRE CIV.

USBEK *au même.*

NOus n'avons plus rien à dire de l'Afie & de l'Europe : paffons à l'Afrique. On ne peut gueres parler quē de fes Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'interieur.

Celles de Barbarie, où la Religion Mahometane eft établie, ne font plus fi peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raifons que nous avons déja dites. Quant aux côtes de Guinée ; elles doivent être furieufement degarnies depuis deux cens ans, que les petits Rois, ou Chefs des Villages vendent leurs Sujets aux Princes d'Europe, pour les

porter dans leurs Colonies en Amerique.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette Amerique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux Habitans, eſt elle-même deſerte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Eſclaves qu'on tranſporte dans un autre Climat, y periſſent à milliers : & les travaux des Mines où l'on occupe ſans ceſſe & les naturels du Pays, & les étrangers ; les exhalaiſons malignes, qui en ſortent ; le vif argent, dont il faut faire un continuel uſage, les détruiſent ſans reſſource.

Il n'y a rien de ſi extravagant que de faire perir un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'Or & l'Argent ; ces metaux d'eux-mêmes abſolument inutiles ; & qui ne ſont des richeſſes, que parce qu'on

qu'on les a choisis pour en être les signes.

A Paris le dernier de la Lune de Chahban. 1718.

****

LETTRE CV.

USBEK *au même.*

LA fecondité d'un Peuple depend quelquefois des plus petites circonstances du monde; de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs toujours exterminez, & toujours renaissans, ont reparé leurs pertes & leurs destructions continuelles, par cette seule esperance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un Roi puissant, qui sera le Maître de la terre.

Les

Les anciens Rois de Perſe n'avoient tant de milliers de Sujets, qu'à cauſe de ce dogme de la Religion des Mages, que les actes les plus agreables à Dieu que les hommes puſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la chine a dans ſon ſein un Peuple ſi prodigieux ; cela ne vient que d'une certaine maniere de penſer : car comme les enfans regardent leurs peres comme des Dieux, qu'ils les reſpectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croyent que leurs ames aneanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; ehacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi neceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté les Pays des Mahometans deviennent tous les jours

jours deserts, à cause d'une opinion, qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des Voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les soins pour assûrer la fortune de nos enfans; les projets qui tendent au delà d'une vie courte & passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le present, sans inquietude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de reparer les édifices publics; ni de defricher les terres incultes; ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité generale, & nous laissons tout faire à la Providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injus-

te

te droit d'Aîneſſe, ſi defavorable à la propagation ; en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs ; enfin en ce qu'il détruit l'égalité des Citoyens qui en fait toute l'opulence.

De Paris le 4. *de la Lune de Rhamazan* 1718.



LET-

LETTRE CVI.

USBEK *au même.*

LEs Pays habitez par les Sauvages sont ordinairement peu peuplez, par l'éloignemenr qu'ils ont presque tous pour le travail, & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que lorsqu'ils font quelque imprecation contre quelqu'un de leurs ennemis; ils ne lui souhaittent autre chose, que d'être reduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse, & la pêche, qui soit un exercice noble, & digne d'eux.

Mais comme il y a souvent des années, où la chasse & la pêche rendent très-peu; ils sont desolez par des famines frequentes: sans

ſans compter qu'il n'y a pas de Pays ſi abondant en gibier, & en poiſſon, qui puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand Peuple: parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habitez.

D'ailleurs les bourgades de Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des interêts auſſi ſeparez que ceux de deux Empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir: parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands Etats, dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coûtume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la premiere; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes, de ſe faire avorter; afin que leur groſſeſſe ne les rende pas deſagreables à leurs maris.

Il y a ici des Loix terribles contre ce deſordre; elles vont juſques

ques à la fureur. Toute fille, qui n'a point été declarer ſa groſſeſſe au Magiſtrat, eſt punie de mort, ſi ſon fruit perit : la pudeur & la honte, les accidens mêmes, ne l'excuſent jamais.

A Paris le 9. de la Lune de Rhamazan. 1718.

LETTRE CVII.

USBEK *au même.*

L'Effet ordinaire des Colonies eſt d'affoiblir les Pays, d'où on les tire ; ſans peupler ceux où on les envoye.

Il faut que les hommes reſtent où ils ſont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent preciſément de ce qu'on en change.

Quand un Pays eſt deſert, c'eſt un prejugé de quelque vice particulier dans la nature du Climat: ainſi quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel Pays; on fait préciſément le contraire de ce qu'on ſe propoſe.

Les Romains ſçavoient cela par experience : ils releguoient tous les Criminels en Sardaigne; & ils y faiſoient paſſer des Juifs; ils fallut ſe conſoler de leur perte, choſe que le mépris qu'ils avoient pour ces miſerables, rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur les frontieres, tranſporta preſque tous les Armeniens hors de leur Pays, & en envoya plus de vint mille familles dans la Province de Guilan, qui perirent preſque toutes en très-peu de tems.

Tous

Tous les tranſports de Peuples faits à Conſtantinople, n'ont jamais réuſſi.

Ce nombre prodigieux de Negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amerique.

Depuis la deſtruction des Juifs ſous Adrien, la Paleſtine eſt ſans Habitans.

Il faut donc avouër, que les grandes deſtructions ſont preſque irreparables; parce qu'un Peuple qui manque à un certain point, reſte dans le même état: & ſi par hazard il ſe rétablit, il faut des ſiecles pour cela.

Que ſi dans un état de défaillance, la moindre des circonſtances, dont nous avons parlé, vient à concourir; non ſeulement il ne ſe repare pas; mais il deperit tous les jours, & tend à ſon anéantiſſement.

L'expulſion des Maures d'Eſpagne, ſe fait encore ſentir comme

me le premier jour : bien loin que ce vuide ſe rempliſſe, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la devaſtation de l'Amerique, les Eſpagnols qui ont pris la place de ſes anciens Habitans, n'ont pû la repeupler : au contraire, par une fatalité, que je ferois mieux de nommer une juſtice Divine, les Deſtructeurs ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe conſument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grands Pays par des Colonies : je ne dis pas qu'elles ne réüſſiſſent quelquefois : il y a des Climats ſi heureux, que l'Eſpece s'y multiplie toujours : temoin ces Iſles * qui ont été peuplées par des malades que quelques Vaiſſeaux y avoient abandonnez, & qui y recouvroient auſſi tôt la ſanté.

Mais

* L'Auteur parle peut-être de l'Iſle de Bourbon.

Mais quand ces Colonies réussiroient ; au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étenduë ; comme sont celles, que l'on envoye pour occuper quelque place pour le Commerce.

Les Cartaginois avoient comme les Espagnols découvert l'Amerique, ou au moins de grandes Isles dans lesquelles ils faisoient un Commerce prodigieux : mais quand ils virent le nombre de leurs Habitans diminuer ; cette sage République défendit à ses Sujets ce Commerce, & cette Navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser tous les Indiens, & tous les Metifs en Espagne : il faudroit rendre à cette Monarchie tous ses Peuples dispersez : & si la moitié seule-

ment de ces grandes Colonies le conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la Puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches trop étenduës ôtent tout le ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devroit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais, & des Eſpagnols.

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenſes; plus étonnez de leurs victoires, que les Peuples vaincus de leur défaite; ſongerent aux moyens de les conſerver : ils prirent chacun pour cela une voye differente.

Les Eſpagnols deſeſperans de retenir les Nations vaincuës dans la fidelité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſ-

pagne

pagne des Peuples fidêlles: jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement executé. On vit un Peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, avoir voulu en même tems découvrir aux hommes, quel étoit le dernier periode de la cruauté.

Par cette barbarie ils conserverent ce Pays sous leur dominaton. Juge par là combien les Conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels. Car enfin ce remede affreux étoit unique: comment auroient-ils pû retenir tant de millions d'hommes dans l'obéïssance? Comment soutenir une guerre civile de si loin? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces Peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nou-

veaux Dieux, & de la crainte de leurs foudres?

Quant aux Portugais, ils prirent une voye toute opposée : ils n'employerent pas les cruautez: aussi furent-ils bien-tôt chassez de tous les Pays, qu'ils avoient decouvert : les Hollandois favoriserent la rebellion de ces Peuples, & en profiterent.

Quel Prince envieroit le sort de ces Conquerans? qui voudroit de ces Conquêtes à ces conditions? Les uns en furent aussitôt chassez; les autres en firent des deserts, & rendirent de même leur propre pays.

C'est le destin des Heros de se ruïner à conquerir des Pays, qu'ils perdent soudain; ou à soumettre des Nations qu'ils sont obligez eux-mêmes de détruire; comme cet insensé, qui se consumoit à acheter des Statuës, qu'il jettoit dans la Mer,

& des glaces, qu'il brisoit aussi-tôt.

A Paris le 18 de la Lune de Rhamazan. 1718.



LETTRE CVIII.

USBEK *au même.*

LA douceur du Gouvernement contribuë merveilleusement à la propagation de l'espece. Toutes les Républiques en sont une preuve constante ; & plus que toutes, la Suisse & la Hollande, qui sont les deux plus mauvais Pays de l'Europe, si l'on considere la nature du terrain ; & qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les Etrangers que la liberté, & l'opulence, qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même ; &

les besoins attirent dans les Pays, où l'on trouve l'autre.

L'Espeee se multiplie dans un Pays où l'abondance fournit aux enfans; sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'Egalité même des Citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance, & la vie dans toutes les parties du Corps Politique, & la répand par tout.

Il n'en est pas de même des Pays soumis au pouvoir arbitraire : le Prince, les Courtisans, & quelques particuliers possedent toutes les richesses; pendant que tous les autres gemissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui; il ne se mariera pas; ou s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever

chever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avouë que le Rustique ou Paysan étant une fois marié, peuplera indifferemment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre : cette consideration ne le touche pas: il a toujours un heritage sûr à laissor à ses enfans, qui est son hoyau; & rien ne l'empêche jamais de suivre aveuglément l'instinct de la Nature.

Mais à quoi servent dans un Etat ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misere? Ils perissent presque tous à mesure qu'ils naissent : ils ne prosperent jamais: foibles & debiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportez en gros par les frequentes maladies populaires, que la misere & la mauvaise nourriture produisent toujours: ceux qui en échappent, attei-

gnent l'âge viril, ſans en avoir la force, & languiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont comme les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées : chez les peuples miſerables l'Eſpece perd, & même quelquefois degenere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paſſées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrôlât dans la milice, les obligeoit de ſe marier, & cela dans un âge trop tendre, & dans le ſein de la pauvreté. De tant de Mariages il naiſſoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la miſere, la famine, & les maladies en ont fait diſparoître.

Que ſi dans un Ciel auſſi heureux, dans un Royaume auſſi policé que la France, on fait de

pareilles

pareilles remarques ; que ſera ce dans les autres Etats ?

A Paris le 23. de la Lune de Rhamazan. 1718.

LETTRE CIX.

USBEK AU MOLLACK MEHEMET ALI, *Gardien des trois Tombeaux à Com.*

QUe nous ſervent les Jeûnes des Immaums, & les Cilices des Mollacks ? La main de Dieu s'eſt deux fois apeſantie ſur les enfans de la Loi : le Soleil s'obſcurcit, & ſemble n'éclairer plus que leurs défaites : leurs armées s'aſſemblent, & elles ſont diſſipées comme la pouſſiere.

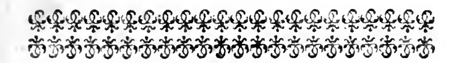
L'Empire des Oſmanlins eſt ébranlé par les deux plus grands échecs, qu'il ait jamais reçu : un

Moufti Chrétien ne le ſoutient qu'à peine : le grand Vizir d'Allemagne eſt le fleau de Dieu, envoyé pour châtier les Sectateurs d'Omar ; il porte par tout la colere du Ciel irrité contre leur rebellion, & leur perfidie.

Eſprit ſacré des Immaums, tu pleures nuit & jour ſur les enfans du Prophête que le deteſtable Omar a devoyez : tes entrailles s'émeuvent à la vuë de leurs malheurs : tu deſires leur converſion & non pas leur perte : tu voudrois les voir réünis ſous l'étendart d'Aly, par les larmes des Saints, & non pas diſperſez dans les Montagnes, & dans les deſerts, par la terreur des Infidelles.

A Paris le 1. *de la Lune de Chalval.* 1718.





LETTRE CX.

RICA *à* ***.

ON eſt bien embaraſſé dans toutes les Religions, quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs, qui ſont deſtinez à ceux qui ont bien vêcu. On épouvante facilement les mechans par une longue ſuite de peines, dont on les menace : mais pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre : il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en repreſenter d'autres.

J'ai vû des Deſcriptions du Paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens ; les uns font jouër ſans ceſſe de la flute ces ombres heureuſes : d'autres

les condamnent au ſupplice de ſe promener éternellement: d'autres enfin qui les font rêver là haut aux maîtreſſes d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquietudes amoureuſes.

Je me ſouviens à ce propos d'une Hiſtoire que j'ai oüi raconter à un homme qui avoit été dans le Pays du Mogol : elle fait voir que les Prêtres Indiens ne ſont pas moins ſteriles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du Paradis.

Une femme qui venoit de perdre ſon mari vint en ceremonie chez le Gouverneur de la Ville, lui demander permiſſion de ſe brûler : mais comme dans les Pays ſoumis aux Mahometans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coûtume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prieres impuiſ-

puiſſantes, elle ſe jetta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné; il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vû rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont bien brûlées: & quand je vais demander permiſſion à ce maudit Gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par hazard un jeune Bonze. Homme infidelle, lui dit le Gouverneur, eſt-ce toi qui as mis dans l'eſprit de cette femme cette fureur? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon Sacrifice; elle fera une action agreable au Dieu Brama; auſſi en ſera-t-elle bien recompenſée, car elle retrouvera dans l'autre monde ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage.

Que dites-vous, dit la femme ſurpriſe, je retrouverai mon mari? Ah je ne me brûle pas; il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que ſi le Dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque reforme, ſûrement il n'a pas beſoin de moi : me brûler pour lui?.... pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux Bonzes qui me ſéduiſoient, & qui ſçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire: mais ſi le Dieu Brama n'a que ce preſent à me faire, je renonce à cette beatitude. Monſieur le Gouverneur, je me fais Mahometane : & pour vous, dit-elle en regardant le Bonze, vous pouvez, ſi vous voulez, aller dire à mon mari, que je me porte fort bien.

A Paris le 2. de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXI.

RICA à USBEK.
A ***.

JE t'attens ici demain; cependant je t'envoye tes Lettres d'Iſpahan : les miennes portent que l'Ambaſſadeur du Grand Mogol a reçu ordre de ſortir du Royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le Prince oncle du Roi, qui eſt chargé de ſon éducation, qu'on l'a fait conduire dans un Château, où il eſt très-étroitement gardé; & qu'on l'a privé de tous ſes honneurs : je ſuis touché du ſort de ce Prince, & je le plains.

Je te l'avouë, Usbek, je n'ai jamais vû couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri : je ſens de l'humanité pour les malheu-

heureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les Grands mêmes, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté, quand ils sont élevés; je les aime si tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la prosperité d'une inutile tendresse? Elle approche trop de l'égalité : ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour : mais si-tôt qu'ils sont déchus de leur grandeur; il n'y a que nos plaintes, qui puissent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand dans les paroles d'un Prince, qui prêt de tomber entre les mains de ses Ennemis, voyant ses Courtisans autour de lui qui pleuroient : je sens, leur dit-il, à vos larmes que je suis encore votre Roi.

A Paris le 3. *de la Lune de Chalval,* 1718.

LETTRE CXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

TU as ouï parler mille fois du fameux Roi de Suede: il aſſiegeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norwege; comme il viſitoit la tranchée ſeul avec un Ingenieur; il a reçu un coup dans la tête dont il eſt mort. On a fait ſur le champ arrêter ſon premier Miniſtre; les Etats ſe ſont aſſemblez, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accuſé d'un grand Crime: c'étoit d'avoir calomnié la Nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de ſon Roi: forfait qui, ſelon moi, merite mille morts.

Car enfin, ſi c'eſt une mauvaiſe action de noircir dans l'eſprit du Prince, le dernier de ſes Sujets: qu'eſt-ce lorſque l'on noircit la Nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui, que la Providence a établi pour faire ſon bonheur?

Je voudrois que les hommes parlaſſent aux Rois, comme les Anges parlent à notre St. Prophête.

Tu ſçais que dans les banquets ſacrez, où le Seigneur des Seigneurs deſcend du plus ſublime Trône du monde, pour ſe communiquer à ſes Eſclaves; je me ſuis fait une Loi ſevere de captiver une Langue indocile: on ne m'a jamais vû abandonner une ſeule parole, qui pût être amere au dernier de ſes Sujets: quand il m'a fallu ceſſer d'être ſobre, je n'ai point ceſſé d'être honnête homme; & dans cette épreuve de notre fidelité,

lité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de Prince si méchant, que son Ministre ne le soit encore davantage : s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggerée : de maniere que l'ambition des Princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses Conseillers : mais comprens-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le Ministere, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'Ennemi de lui-même, de sa famille, de sa Patrie, & du Peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer?

Un Prince a des passions; le Ministre les remuë : c'est de ce côté-là qu'il dirige son Ministere : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître : les Courtisans

le feduifent par leurs loüanges; & lui le flatte plus dangereufement par fes Confeils, par les deffeins qu'il lui infpire, & par les maximes qu'il lui propofe.

A Paris le 25. de la Lune de Saphar. 1719.



LETTRE CXIII.

RICA à USBEK.
A * * *.

JE paffois l'autre jour fur le Pont neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de fa connoiffance qu'il me dit être un Geometre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit d'une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât long-tems par la manche, & le fecouât pour le faire defcendre jufques à lui ; tant il étoit occupé d'une Courbe,

be, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours : ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent reciproquement quelques nouvelles Litteraires : ces discours les menerent jusques sur la porte d'un Caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre Geometre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les Garçons du Caffé en faisoient beaucoup plus de cas, que de deux Mousquetaires qui étoient dans un coin : pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agreable ; car il derida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Geometrie.

Cependant son esprit regulier toisoit tout ce qui se disoit dans la Conversation : il ressembloit à celui, qui dans un Jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs, qui s'ele-

s'élevoient au deſſus des autres : martyr de ſa juſteſſe, il étoit offenſé d'une ſaillie, comme une vuë délicate eſt offenſée par une lumiere trop vive : rien pour lui n'étoit indifferent, pourvû qu'il fût vrai : auſſi ſa converſation étoit-elle ſinguliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la Campagne avec un homme, qui avoit vû un Château ſuperbe, & des Jardins magnifiques : & il n'avoit vu lui qu'un bâtiment de ſoixante pieds de long, ſur trente-cinq de large ; & un boſquet barlong de dix arpens : il auroit fort ſouhaitté que les regles de la perſpective euſſent été tellement obſervées, que les Allées des avenuës euſſent paru par tout de même largeur ; & il auroit donné pour cela une methode infaillible. Il parut fort ſatisfait d'un Cadran qu'il y avoit demêlé, d'une ſtructure fort ſinguliere :
&

& il s'échauffa fort contre un Sçavant qui étoit auprés de moi, qui malheureusement lui demanda, si ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un Nouvelliste parla du bombardement du Château de Fontarabie, & il nous donna soudain les proprietez de la ligne, que les bombes avoient décrite en l'air; & charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entierement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruïné l'Hiver d'auparavant par une inondation : Ce que vous me dites là m'est fort agreable, dit alors le Geometre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation, que j'ai faite; & qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau, plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, & nous le suivîmes : comme il alloit assez vîte, & qu'il negligeoit de regar-

regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils se choquerent rudement ; & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté en raison reciproque de leur vîtesse, & de leurs masses : quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement ; cet homme portant la main sur le front, dit au Geometre. Je suis bien aise que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre: je viens de donner mon Horace au public. Comment, dit le Geometre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre ; c'est une Traduction de cet ancien Auteur, que je viens de mettre au jour ; il y a vint ans que je m'occupe à faire des Traductions.

Quoi, Monsieur, dit le Geometre ; il y a vint ans que vous ne pensez pas? Vous parlez pour

les

les autres, & ils penſent pour vous? Monſieur, dit le Sçavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand ſervice au public de lui rendre la lecture des bons Auteurs familiere? Je ne dis pas tout-à-fait cela; j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes Genies, que vous traveſtiſſez: mais vous ne leur reſſemblerez point; car ſi vous traduiſez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les Traductions ſont comme ces monnoyes de Cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le Peuple; mais elles ſont toujours foibles, & de mauvais alloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts; & j'avouë que vous leur donnez bien un corps; mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un eſprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles veritez, qu'un Calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conseil, ils se separerent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris le dernier de la Lune de Rebiab 2. 1719.

LETTRE CXIV.

RICA *à* *. *. *.

JE te parlerai dans cette Lettre d'une certaine Nation qu'on appelle les Nouvellistes, qui s'assemblent dans un Jardin magnifique où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont rrès inutiles à l'Etat, & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet different de celui, qu'auroit pû produire un silence aussi long: cepen-

cependant ils se croyent considerables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands interêts.

. La baze de leurs Conversations est une curiosité frivole & ridicule : il n'y a point de Cabinet si mysterieux, qu'ils ne prétendent pénétrer : ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose : ils sçavent combien notre Auguste Sultan a de femmes ; combien il fait d'enfans toutes les années ; & quoi qu'Ils ne fassent aucune depense en Espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs, & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le present, qu'ils se précipitent dans l'avenir ; & marchent au devant de la Providence, la préviennent sur toutes les demarches des hommes : ils conduisent un General par la main ; & après l'avoir loué de

de mille ſotiſes, qu'il n'a pas faites ; ils lui en préparent mille autres, qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les Gruës, & tomber les murailles comme des Cartons: ils ont des ponts ſur toutes les Rivieres ; des routes ſecrettes dans toutes les montagnes ; des magazins immenſes dans les ſables brûlans : il ne leur manque que le bon ſens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette Lettre d'un Nouvelliſte : comme elle m'a paru ſinguliere, je la gardai ; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures ſur les affaires du tems: le premier Janvier 1711. *je predis que l'Empereur Joſeph mourroit dans le cours de l'année: il eſt vrai*

que

que comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques: mais les gens qui sçavent raisonner, m'entendirent bien. Le 17. *Avril de la même année il mourut de la petite vèrole.*

Dès que la guerre fut declarée entre l'Empereur & les Turcs, j'allai chercher nos Messieurs dans tous les coins des Tuilleries; je les assemblai près du bassin, & leur predis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prediction ait été accomplie: il est vrai que vers le milieu du siege je pariai cent Pistoles qu'il seroit pris le 18. *Août* *; *il ne fut pris que le lendemain: peut-on perdre à si beau jeu?*

Lorsque je vis que la Flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne; je

* 1717.

jugeai qu'elle en feroit la Conquête: je le dis; & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoûtai que cette Flotte victorieuse iroit débarquer à Final, ponr faire la Conquête du Milanez: comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement: je pariai cinquante Pistoles, & je les perdis encore: car ce Diable d'Alberoni, malgré la foi des Traitez, envoya sa Flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands Politiques, le Duc de Savoye, & moi. Tout cela, Monsieur, me déroute si fort que j'ai resolu de predire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoissions point aux Tuilleries l'usage des paris; & feu M. l. C. d. L. ne les souffroit gueres: mais depuis qu'une troupe de petits maitres s'est mêlée parmi nous; nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nou-velle,

velle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

*L'autre jour comme j'ouvrois mon Manuscrit, & accommodois mes lunettes sur mon nez; un de ces Fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit; je parie cent Pistoles que non : je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis: M. le Maréchal de ***. ayant appris .... cela est faux, me dit-il, vous avez toujours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie, Monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente Pistoles; car je vous avouë que ces paris m'ont fort derangé: je vous envoye la Copie de deux Lettres que j'ai écrites au Ministre. Je suis, &c.*

Lettre d'un Nouvelliſte au Miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis le ſujet le plus zelé que le Roi ait jamais eu ; c'eſt moi, qui obligeai un de mes amis d'executer le projet, que j'avois formé d'un Livre, paur démontrer que Louïs le Grand étoit plus Grand que tous les Princes, qui ont merité le nom de Grand. Je travaille depuis longtems à un autre Ouvrage, qui fera encore plus d honneur à notre Nation, ſi votre Grandeur veut m'accorder un Privilege : mon deſſein eſt de prouver que depuis le commencement de la Monarchie, les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les Hiſtoriens ont dit juſques ici de nos deſavantagei, ſont de veritables impoſtures : je ſuis obligé de les redreſſer en bien des occaſions ; & j'oſe me flatter que je brille ſur tout dans

dans la Critique. Je suis, Monseigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de M. le C d. L. nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un President : le desordre se met dans nos Conferendes ; & les affaires d'Etat n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les Anciens ; & entr'eux sans discipline : c'est le véritable Conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux Vieillards. Nous avons beau leur representer qne nous étions paisibles possesseurs des Tuilleries vint ans avant qu'il ne fussent au monde ; je crois qu'ils nous en chasseront à la fin, & qu'obligez de qüitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos Heros Fran-

çois ; il faudra que nous allions tenir nos Conferences au Jardin du Roi, où dans quelque lieu plus écarté. Je suis . . . . .

A Paris le 7. de la Lune de Gemmadi 2. 1719.



LETTRE CXV.

RHEDI à RICA.

A Paris.

UNe des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'Histoire & l'origine des Républiques. Tu sçais que la plûpart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de Gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusques à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur

ſur la terre d'autre que le deſpotique.

Les premiers Gouvernemens du Monde furent Monarchiques: ce ne fut que par hazard, & par la ſucceſſion des Siecles, que les Républiques ſe formerent.

La Grece ayant été abîmée par un Deluge; de nouveaux Habitans vinrent la peupler: elle tira preſque toutes ſes Colonies d'Egypte, & des contrées de l'Aſie les plus voiſines: & comme ces Pays étoient gouvernez par des Rois, les Peuples qui en ſortirent furent gouvernez de même. Mais la Tyrannie de ces Princes devenant trop peſante; on ſecoua le joug; & du débris de tant de Royaumes s'éleverent ces Républiques, qui firent ſi fort fleurir la Grece, ſeule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conſerva long-tems la

Grece dans l'independance ; & étendit au loin le Gouvernement Républicain. Les Villes Grecques trouverent des alliées dans l'Asie Mineure : elles y envoyerent des Colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de ramparts contre les entreprises des Rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grece peupla l'Italie ; l'Italie, l'Espagne, & peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hesperie, si fameuse chez les Anciens, étoit au commencement la Grece, que ses voisins regardoient comme un séjour de felicité : les Grecs qui ne trouvoient point chez eux ce Pays heureux, l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Espagne ; ceux d'Espagne, dans la Betique, ou le Portugal : de maniere que toutes ces regions porterent ce nom chez les Anciens. Ces Colonies Grecques apporterent avec elles un esprit de

de liberté : qu'elles avoient pris dans ce doux Pays. Ainsi on ne voit gueres dans ces tems reculez de Monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. On verra bien-tôt que les Peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & si l'on trouve des vestiges de quelque Royauté parmi eux ; c'est qu'on a pris pour des Rois, les Chefs des Armées, ou des Republiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car pour l'Asie & l'Afrique elles ont toujours été accablées sous le Despotisme ; si vous en exceptez quelques villes de l'Asie Mineure, dont nous avons parlé ; & la Republique de Cartage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes Républiques: celle de Rome, & celle de Cartage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la Répu-

blique Romaine ; & rien qui le ſoit ſi peu, que l'origine de celle de Cartage. On ignore abſolument la ſuite des Princes Africains depuis Didon ; & comment ils perdirent leur puiſſance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandiſſement prodigieux de la République Romaine ; s'il n'y avoit pas eu cette difference injuſte entre les Citoyens Romains, & les Peuples vaincus ; ſi l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande ; ſi les Loix ſi ſaintes pour empêcher leur Tyrannie, avoient été obſervées ; & s'ils ne s'étoient pas ſervis pour les faire taire, des mêmes treſors que leur injuſtice avoit amaſſez.

Il ſemble que la liberté ſoit faite pour le genie des Peuples d'Europe ; & la ſervitude pour celui des Peuples d'Aſie. C'eſt en vain que les Romains offrirent aux

Cap-

Cappadociens ce precieux trefor: cette Nation lâche le refufa; & elle courut à la fervitude avec le même empreffement, que les autres Peuples couroient à la liberté.

Cefar opprima la République Romaine, & la foumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gemit long-tems fous un Gouvernement militaire & violent; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppreffion.

Cependant une infinité de Nations inconnuës fortirent du Nord; fe répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines; & trouvant autant de facilité à faire des Conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, les demembrerent, & en firent des Royaumes. Ces Peuples étoient libres; & ils bornoient fi fort l'autorité de leurs Rois, qu'ils n'étoient proprement que des Chefs, ou des

des Generaux. Ainſi ces Royaumes, quoique fondez par la force, ne ſentirent point le joug du vainqueur. Lorſque les Peuples d'Aſie, comme les Turcs & les Tartares, firent des Conquêtes; ſoumis à la volonté d'un ſeul, ils ne ſongerent qu'à lui donner de nouveaux Sujets, & à établir par les armes ſon autorité violente : mais les Peuples du Nord, libres dans leur Pays, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnerent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces Peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Eſpagne, depoſoient leurs Rois dès qu'ils n'en étoient pas ſatisfaits; & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres differentes : un grand nombre de Seigneurs la partageoient avec lui; les guerres n'étoient entrepriſes que de leur conſentement; les

les depouilles étoient partagées entre le Chef & les Soldats; aucun Impôt en faveur du Prince; les Loix étoient faites dans les aſſemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui ſe formerent des débris de l'Empire Romain.

A Veniſe le 20. *de la Lune de Regeb* 1719.



LETTRE CXVI.

RICA *à* *. *. *.

JE fus il y a cinq ou ſix mois dans un Caffé : j'y remarquai un Gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter : il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris, & deploroït ſa ſituation d'être obligé de vivre dans la Province. J'ai, dit-il, quin-

ze mille livres de rente en fonds de terre; & je me croirois plus heureux si j'avois le quart de ce bien-là en argent, & en effets portables par tout. J'ai beau presser mes fermiers, & les accabler de frais de Justice; je ne fais que les rendre plus insolvables: je n'ai jamais pû voir cent Pistoles à la fois: si je devois dix mille Francs, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'Hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours; mais me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison, & j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui au milieu de cinq ou six discoureurs paroissoit morne & pensif, jusques à ce que prenant brusquement la parole: Oui, Messieurs, dit-il en haussant la voix, je suis ruïné; je n'ai plus de quoi vivre: car j'ai actuellement chez moi deux

deux eens mille livres en Billets de Banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une situation affreuse : je me suis cru riche, & me voilà à l'Hôpital : au moins si j'avois seulement une petite terre, où je pusse me retirer ; je serois sûr d'avoir de quoi vivre : mais je n'ai pas grand comme ce chapeau en fonds de terre.

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, & je vis un autre homme, qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier desormais, s'écrioit-il ? Il y a un traître que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent ; & il me l'a rendu : quelle perfidie horrible ! Il a beau faire, dans mon esprit il sera toujours deshonoré.

Tout près de là étoit un homme très-mal vêtu, qui élevant les yeux au Ciel, disoit : Dieu benisse

niſſe les projets de nos Miniſtres! puiſſe-je voir les actions à deux mille, & tous les Laquais de Paris plus riehes que leurs Maîtres. J'eus la curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dit-on; auſſi a-t-il un pauvre mêtier: il eſt Génealogiſte; & il eſpere que ſon Art rendra, ſi les fortunes continuënt; & que tous ces nouveaux riches auront beſoin de lui, pour reformer leur nom, decraſſer leurs Ancêtres, & orner leurs Caroſſes: il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra; & il treſſaillit de joye de voir multiplier ſes pratiques.

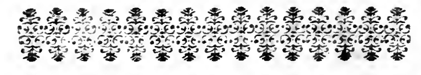
Enfin je vis entrer un Vieillard pâle & ſec, que je reconnus pour Nouvelliſte avant qu'il ſe fût aſſis: il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une aſſurance victorieuſe contre tous les revers, & preſagent toujours les victoires, &

les

les trophées : c'étoit au contraire un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles triſtes Les affaires vont bien mal du côté d'Eſpagne, dit-il ; nous n'avons point de Cavalerie ſur la frontiere ; & il eſt à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros Corps, ne faſſe contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis à vis de moi un Philoſophe aſſez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliſte en pitié, & hauſſoit les épaules à meſure que l'autre hauſſoit la voix : je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille ; vous voyez que ce fat nous entretient il y a une heure de ſa frayeur pour le Languedoc: & moi j'aperçus hier au ſoir une tache dans le Soleil, qui, ſi elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la Nature en engourdiſſement ; & je n'ai pas dit un ſeul mot.

A Paris le 17. de la Lune de Rhamazan 1719.

LET-



LETTRE CXVII.

RICA à *.*.*.

J'Allai l'autre jour voir une grande Bibliotheque dans un Couvent de Dervis, qui en ſont comme les depoſitaires; mais qui ſont obligez d'y laiſſer entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant je vis un homme grave, qui ſe promenoit au milieu d'un nombre innombrable de Volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces Livres, que je voyois mieux reliez que les autres. Monſieur, dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois perſonne: bien des gens me font de pareilles queſtions; mais vous voyez bien

bien que je n'irai pas lire tous ces Livres pour les ſatiſfaire : mais j'ai mon Bibliothecaire qui vous donnera ſatisfaction ; car il s'occupe nuit & jour à dechiffrer tout ce que vous voyez là : c'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, & qui nous eſt très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le Couvent : Mais j'entens l'heure du refectoire qui ſonne ; ceux qui comme moi ſont à la tête d'une Communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En diſant cela, le Moine me pouſſa dehors, ferma la porte ; & comme s'il eût volé, diſparut à mes yeux.

De Paris le 21. *de la Lune de Rhamazan* 1719.



LETTRE CXVIII.

RICA *au même.*

JE retournai le lendemain à cette Bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme, que celui que j'avois vû la premiere fois : ſon air étoit ſimple; ſa phyſionomie ſpirituelle, & ſon abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curioſité, il ſe mit en devoir de la ſatisfaire, & même en qualité d'étranger, de m'inſtruire.

Mon Pere, lui dis-je, quels ſont ces gros Volumes qui tiennent tout ce côté de Bibliotheque ? Ce ſont, me dit-il, les Interpretes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre, lui repartis-je; il faut que l'Ecriture fût bien obſcure autrefois, & bien claire à

à present; reste-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestez? S'il y en a, bon Dieu, s'il y en a, me répondit-il! Il y en a presqu'autant que de lignes. Oui? lui dis-je; Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs? Ces Auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire; mais ce qu'ils croyent eux-mêmes: ils ne l'ont point regardée comme un Livre, où étoient contenus les Dogmes qu'ils devoient recevoir; mais comme un Ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, & ont donné la torture à tous les passages: C'est un Pays où les hommes de toutes les Sectes font des descentes, & vont comme au pillage: c'est un champ de bataille où les Nations Ennemies, qui se rencontrent, livrent bien des combats, où

où l'on s'attaque, où l'on escarmouche de bien des manieres.

Tout près de là vous voyez les Livres Ascetiques, ou de Devotion : Ensuite les Livres de Morale bien plus utiles : Ceux de Theologie doublement inintelligibles, & par la matiere qui y est traitée, & par la maniere de la traiter. Les ouvrages des Mystiques, c'est à dire des devots, qui ont le cœur tendre. Ah mon Pere, lui dis-je, un moment, n'allez pas si vîte; parlez-moi de ces Mystiques. Monsieur, dit-il, la devotion échauffe un cœur disposé à la tendresse, & lui fait envoyer des esprits au cerveau, qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases, & les ravissemens. Cet état est le delire de la devotion : souvent il se perfectionne, ou plûtôt dégénere en Quietisme : vous sçavez qu'un Quietiste n'est autre chose qu'un

homme

homme fou, devot, & libertin.

Voyez les Casuistes qui mettent au jour les secrets de la nuit; qui forment dans leur imagination tous les monstres, que le Demon d'Amour peut produire; les rassemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pensées: heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement decrits, & si nuëment peints.

Vous voyez, Monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense; je suis naturellemeut naïf, & plus encore avec vous qui êtes un Etranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont: si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration: je vous dirois sans cesse; cela est divin; cela est res-

pectable ; il y a du merveilleux : & il en arriveroit de deux choses l'une ; ou que je vous tromperois ; ou que je me deshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire qui survint au Dervis rompit notre conversation jusques au lendemain.

De Paris le 2?. de la Lune de Rhamazan 1719.



LETTRE CXIX.

USBEK *au même.*

JE revins à l'heure marquée, & mon homme me mena precisément dans l'endroit où nous nous étions quittez. Voici, me dit-il, les Grammairiens, les Glossateurs, & les Commentateurs. Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne

ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du Bon Sens ? Oui, dit-il, ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas : leurs Ouvrages n'en sont pas plus mauvais, ce qui est très commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je, & je connois bien des Philosophes, qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de Sciences-là.

Voilà, poursuivit-il, les Orateurs, qui ont le talent de persuader independemment des raisons; & les Géometres, qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les Livres de Mataphysique, qui traitent de si grands interêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par tout : les Livres de Physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste Univers, que dans la machine la plus simple de nos Artisans.

Les Livres de Medecine ; ces monumens de la fragilité de la Nature, & de la puiſſance de l'Art, qui font trembler, quand ils traitent des maladies même les plus legeres, tant ils nous rendent la mort preſente : mais qui nous mettent dans une ſecurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme ſi nous étions devenus immortels.

Tout près de là ſont les Livres d'Anatomie, qui contiennent bien moins la deſcription des parties du Corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnez : choſe qui ne guerit ni le malade de ſon mal ; ni le Medecin de ſon ignorance.

Voici la Chymie qui habite tantôt l'Hôpital, & tantôt les Petites-Maiſons, comme des demeures qui lui ſont également propres.

Voici les Livres de Science,

ou plutôt d'ingorance occulte : tels ſont ceux qui contiennent quelque eſpece de diablerie ; execrables ſelon la plûpart des gens ; pitoyables ſelon moi. Tels ſont encore les Livres d'Aſtrologie judiciaire. Que dites-vous, mon Pere ? les Livres d'Aſtrologie judiciaire, repartis-je avec feu ? Et ce ſont ceux dont nous faiſons plus de cas en Perſe : ils reglent toutes les actions de notre vie ; & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes : les Aſtrologues ſont proprement nos Directeurs : ils ſont plus ; ils entrent dans le Gouvernement de l'Etat. Si cela eſt, me dit-il, vous vivez ſous un joug bien plus dur que celui de la Raiſon : voilà ce qui s'appelle le plus étrange de tous les Empires : je plains bien une famille, & encore plus une Nation, qui ſe laiſſe ſi fort dominer par les Planetes. Nous nous ſervons, lui repartis-je, de

l'Aſtrologie, comme vous vous ſervez de l'Algebre : chaque Nation a ſa Science, ſelon laquelle elle regle ſa Politique : tous les Aſtrologues enſemble n'ont jamais fait tant de ſotiſes en notre Perſe, qu'un ſeul de vos Algebriſtes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des Aſtres ne ſoit pat une regle auſſi ſure, que les beaux raiſonnemens de votre faiſeur de ſyſtême? Si l'on comptoit les voix là-deſſus en Franee, & en Perſe, ce ſeroit un beau ſujet de triomphe pour l'Aſtrologie : vous verriez les Mathematiciens bien humiliez : quel accablant Corollaire en pourroit-on tirer contr'eux?

Notre diſpute fut interrompuë, & il fallut nous quitter.

A Paris le 26. de la Lune de Rhamazan. 1719.

LETTRE CXX.

RICA *au même.*

DAns l'Entrevuë suivante, mon Sçavant me mena dans un Cabinet particulier. Voici les Livres d'Histoire moderne, me dit-il, voyez premierement les Historiens de l'Eglise & des Papes; Livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là ce sont ceux, que ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du debris de tant de Monarchies; & sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles: Un nombre infini de Peuples barbares, ansfi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout

à coup, l'inonderent, le ravagerent, le depecerent, & fonderent tous les Royaumes, que vous voyez à present en Europe. Ces Peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres : mais ils le sont devenus depuis que soumis pour la plûpart à une poissance absoluë, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la Raison, à l'Humanité, & à la Nature.

Vous voyez ici les Historiens de l'Allemagne, laquelle n'est qu'une ombre du premier Empire; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre, que la division n'a point affoiblie; la seule, je crois encore, qui se fortifie à proportion de ses pertes; & qui lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les Historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance

ſance des Rois ſe former ; mourir deux fois ; renaître de même ; languir enſuite pendant pluſieurs ſiecles ; mais prenant inſenſiblement des forces, accruë de toutes parts, monter à ſon dernier periode : ſemblable à ces fleuves qui dans leur courſe perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre ; puis reparoiſſent de nouveau, groſſis par les Rivieres qui s'y jettent ; entrainent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là vous voyez la Nation Eſpagnole ſortir de quelques Montagnes : les Princes Mohometans ſubjuguez auſſi inſenſiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de Royaumes rëünis dans une vaſte Monarchie, qui devint preſque la ſeule ; juſques à ce qu'accablée de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force, & ſa reputation même, & ne conſer-

va que l'orgueil de sa premiere puissance.

Ce sont ici les Historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde, & de la sedition; le Prince toujours chancelant sur un Trône inébranlable; une Nation impatiente, sage dans sa fureur même; & qui Maîtresse de la Mer (chose inoüie jusqu'alors) a sçu mêler le Commerce avec l'Empire.

Tout près de là sont les Historiens de cette autre Reine de la Mer, la République de Hollande, si respectée en Europe, & si formidable en Asie, où ses Negociaus voyent tant de Rois prosternez devant eux.

Les Historiens d'Italie vous representent une Nation autrefois Maîtresse du Monde; aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses Princes divisez & foibles; & sans autre attribut de Souveraineté, qu'une

qu'une vaine Politique.

Voilà les Historiens des Républiques; de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources, qu'en son économie; & de Genes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du Nord; & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de la liberté, & du droit qu'elle a d'élire ses Rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par là les Peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus nous nous separâmes jusques au lendemain.

De Paris le 2. de la Lune de Chalval 1719.



LETTRE CXXI.

RICA *au même.*

LE lendemain il me mena dans un autre Cabinet. Ce sont ici les Poëtes, me dit-il; c'est à dire, ces Auteurs dont le métier est de mettre des entraves au Bon Sens, & d'accabler la Raison sous les agrémens; comme on enfevelissoit autrefois les femmes sous leurs parures, & leurs ornemens: vous les connoissez, ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil plus ardent semble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les Poëmes Epiques. Eh qu'est-ce que les Poëmes Epiques? En verité, me dit-il, je n'en sçais rien: les Connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux;

&

& que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point : c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas : ils diſent de plus qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux ; & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les Poëtes Dramatiques, qui, ſelon moi, ſont les Poëtes par excellence, & les Maîtres des paſſions : il y en a de deux ſortes ; les Comiques, qui nous remuënt ſi doucement, & les Tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les Lyriques, que je mépriſe autant que je fais cas des autres, & qui font de leur Art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les Auteurs des Idylles & des Eglogues, qui plaiſent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont

pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

De tous les Auteurs que nous avons vû, voici les plus dangereux : ce ſont ceux qui aiguiſent les Epigrammes, qui ſont de petites flêches déliées, qui font une playe profonde, & inacceſſible aux remedes.

Vous voyez ici les Romans, qui ſont des eſpeces de Poëtes, & qui outrent également le langage de l'eſprit, & celui du cœur; qui paſſent leur vie à chercher la Nature, & la manquent toujours; & qui font des Heros, qui y ſont auſſi étrangers, que les Dragons aîlez, & les Hippocentaures.

J'ai vû, lui dis-je, quelques-uns de vos Romans; & ſi vous voyiez les nôtres, vous en feriez encore plus choqué: ils ſont auſſi peu naturels; & d'ailleurs extrêmement gênez par nos mœurs: il faut dix années de paſſion, avant qu'un

qu'un Amant ait pû voir ſeulement le viſage de ſa Maîtreſſe : cependant les Auteurs ſont forcez de faire paſſer les Lecteurs dans ces ennuyeux preliminaires : or il eſt impoſſible que les incidens ſoient variez : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guerir ; c'eſt aux prodiges : je ſuis ſûr que vous ne trouverez pas bon qu'une Magicienne faſſe ſortir une armée de deſſous terre ; qu'un Heros lui ſeul en détruiſe une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces avantures froides & ſouvent repetées nous font languir, & ces prodiges extravagans nous revoltent.

De Paris le 6. de la Lune de Chalval. 1719.



LET-

LETTRE CXXII.

RICA à IBBEN.
A Smirne.

LEs Miniſtres ſe ſuccedent, & ſe détruiſent ici comme les Saiſons : depuis trois ans j'ai vû changer quatre fois de Syſtême ſur les finances. On leve aujourdhui en Perſe & en Turquie les ſubſides de la même maniere, que les Fondateurs de ces Monarchies les levoient : il s'en faut bien qu'il en ſoit ici de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les Occidentaux:nous croyons qu'il n'y a pas plus de difference entre l'adminiſtration des revenus du Prince, & de ceux d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille Tomans; ou

ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de fineſſe & de myſtere. Il faut que de grands genies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent ſans ceſſe & avec douleur de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux ſans en être priez, qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un Cabinet impénétrable aux Grands, & ſacré aux petits, qu'ils ayent toujours la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de Syſtêmes nouveaux ; & qu'abſorbez dans les meditations, ils ſoient privez non ſeulement de l'uſage de la parole, mais même quelquefois de la politeſſe.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal ; mais on ne ſçavoit comment faire pour être mieux.

mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité ſans bornes des Miniſtres précedens ; on la voulut partager : on créa pour cet effet ſix ou ſept Conſeils : & ce Miniſtere eſt peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens : la durée en fut courte auſſi bien que celle du bien qu'il produiſit.

La France à la mort du feu Roi étoit un Corps accablé de mille maux : N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remedes topiques : Mais il reſtoit toujours un vice interieur à guerir. Un Etranger eſt venu qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu ſon embonpoint ; & il l'a ſeulement renduë bouffie.

Tous ceux qui étoient riches, il y a ſix mois, ſont à preſent dans la pauvreté : & ceux qui n'a-

voient

voient pas de pain regorgent de richeſſes. Jamais ces deux extremitez ne ſe ſont touchées de ſi près. L'Etranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit; il fait paroître deſſus ce qui étoit deſſous; & ce qui étoit deſſous il le met à l'envers. Quelles fortunes ineſperées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets ſervis pas leurs camarades, & peut-être demain par leurs Maîtres!

Tout ceci produit ſouvent des choſes biſarres. Les Laquais qui avoient fait fortune ſous le regne paſſé, vantent aujourd'hui leur naiſſance : ils rendent à ceux qui viennent de quitter la livrée dans une certaine ruë, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a ſix mois : ils crient de toute leur force; la Nobleſſe eſt ruïnée; quel

deſordre

desordre dans l'Etat! Quelle confusion dans les rangs! On ne voit que des inconnus faire fortune! Je t'assure que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux, qui viendront après eux; & que dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris le 1. *de la Lune de Zilcadé* 1720.

LETTRE CXXIII.

RICA *au même.*

VOici un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme, mais dans une Reine. La Reine de Suede voulant à toute force associer le Prince son Epoux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultez, a envoyé aux Etats

tats une declaration par laquelle elle se desiste de la Regence, en cas qu'il soit elu.

Il y a soixante & quelques années qu'une autre Reine, nommée Christine, abdiqua la Couronne pour se donner toute entiere à la Philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste, où la Nature l'a mis; & que je ne puisse louër la foiblesse de ceux, qui se trouvant au dessous de leur état, le quittent comme par une espece de desertion; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux Princesses; & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre superieurs à leur fortune. Christine a songé à connoitre, dans le tems que les autres ne songent qu'à jouïr : & l'autre ne veut

veut jouïr, que pour mettre tout ſon bonheur entre les mains de ſon Auguſte Epoux.

De Paris le 27. de la Lune de Maharram. 1720.



LETTRE CXXIV.

RICA à USBEK.
A *. *. *.

LE Parlement de Paris vient d'être rélegué dans une petite Ville qu'on appelle Pontoiſe. Le Conſeil lui a envoyé enregiſtrer, ou approuver une declaration, qui le deshonore : & il l'a enregiſtrée d'une maniere qui deſhonore le Conſeil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du Royaume.

Ces Compagnies ſont toujours odieu-

odieuses : elles n'approchent des Rois, que pour leur dire de tristes veritez : & pendant qu'une foule de Courtisans leur representent sans cesse un Peuple heureux sous leur Gouvernement ; elles viennent dementir la flatterie, & apporter aux pieds du Trône les gemissemens & les larmes dont elles sont depositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la Verité, lorsqu'il faut la porter jusques aux Princes : ils doivent bien penser que ceux qui le font, y sont contraints ; & qu'ils ne se resoudroient jamais à faire des demarches si tristes, & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcez par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

A Paris le 21 de la Lune de Gemmadi 1. 1720.

****

LETTRE CXXV.

RICA à USBEK A***.

J'Irai te voir sur la fin de la semaine; que les jours couleront agreablemens avec toi!

Je fus presenté il y a quelques jours à une Dame de la Cour, qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre Monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes: il me parut que la vie du Serrail n'étoit pas de son goût, & qu'ella trouvoit de la repugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans

ſans envie le bonheur de l'un, & ſans pitié la condition des autres. Comme elle aime la Lecture, ſur tout celle des Poëtes & des Romans; elle ſouhaitta que je lui parlaſſe des nôtres: ce que je lui en dis redoubla ſa curioſité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux, que j'ai apportés. Je le fis; & je lui envoyai quelques jours après un Conte Perſan: peut-être ſeras-tu bien aiſe de le voir traveſti.

„ Du tems de Cheik-Ali-Can, „ il y avoit en Perſe une femme „ nommée Zulema: elle ſçavoit „ par cœur tout le St. Alcoran: il „ n'y avoit point de Dervis qui „ entendît mieux qu'elle les Tra- „ ditions des Sts. Prophêtes; les „ Docteurs Arabes n'avoient rien „ dit de ſi myſterieux, qu'elle n'en „ comprît tous les ſens: & elle joi- „ gnoit à tant de connoiſſances un

 „ certain

„ certain caractere d'esprit enjoué, qui laissoit à peine deviner, „ si elle vouloit amuser ceux à qui „ elle parloit, ou les instruire.

„ Un jour qu'elle étoit avec ses „ Compagnes dans une des sales „ du Serrail ; une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de „ l'autre vie ; & si elle ajoutoit foi „ à cette ancienne Tradition de „ nos Docteurs, que le Paradis „ n'est fait que pour les hommes.

„ C'est le sentiment commun, „ leur dit-elle; il n'y a rien que l'on „ n'ait fait pour degrader notre „ Sexe: il y a même une Nation „ repanduë par toute la Perse, „ qu'on appelle la Nation Juive, „ qui soutient par l'autorité de „ ses Livres sacrez, que nous n'avons point d'ame.

„ Ces opinions si injurieuses „ n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent „ porter leur superiorité au delà

„ même

„ même de leur vie, & ne penſent
„ pas que dans le grand jour, tou-
„ tes les Créatures paroîtront de-
„ vant Dieu comme le néant; ſans
„ qu'il y ait entr'elles de preroga-
„ tives, que celles que la vertu y
„ aura miſes.

„ Dieu ne ſe bornera point dans
„ ſes recompenſes; & comme les
„ hommes qui auront bien vêcu,
„ & bien uſé de l'Empire qu'ils
„ ont ici bas ſur nous, ſeront dans
„ un Paradis plein de beautez cé-
„ leſtes & raviſſantes, & telles que
„ ſi un mortel les avoit vuës, il ſe
„ donneroit auſſi tôt la mort dans
„ l'impatience d'en jouïr: auſſi les
„ femmes vertueuſes iront dans un
„ lieu de delices, où elles ſeront
„ enyvrées d'un torrent de volup-
„ tez avec des hommes divins, qui
„ leur ſeront ſoumis: chacune
„ d'elle aura un Serrail dans lequel
„ ils ſeront enfermez, & des Eu-
„ nuques encore plus fidelles que

 „ les

„ les nôtres pour les garder.

„ J'ai lû, ajouta-t-elle, dans un „ Livre Arabe, qu'un homme nommé Ibrahim étoit d'une jalousie „ insuportable: il avoit douze femmes extremement belles, qu'il „ traitoit d'une maniere très-dure: „ il ne se fioit plus à ses Eunuques, „ ni aux murs de son Serrail: il les „ tenoit presque toujours sous la „ clef enfermées dans leur chambre sans qu'elles pussent se voir, „ ni se parler; car il étoit même „ jaloux d'une amitié innocente: „ toutes ses actions prenoient la „ teinture de sa brutalité naturelle: jamais une douce parole ne „ sortit de sa bouche; & jamais il „ ne fit le moindre signe, qui „ n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

„ Un jour qu'il les avoit toutes „ rassemblées dans une sale de son „ Serrail; une d'entr'elles plus hardie que les autres, lui reprocha

„ son

„ ſon mauvais naturel. Quand on „ cherche ſi fort les moyens de ſe „ faire craindre, lui dit-elle, on „ trouve toujours auparavant ceux „ de ſe faire haïr : nous ſommes ſi „ malheureuſes que nous ne pou- „ vous nous empêcher de deſirer „ un changement : d'autres à ma „ place ſouhaiteroient votre mort; „ je ne ſouhaite que la mienne; & „ ne pouvant eſperer d'être ſepa- „ rée de vous que par là, il me ſera „ encore bien doux d'en être ſepa- „ rée. Ce diſcours, qui auroit dû le „ toucher, le fit entrer dans une fu- „ rieuſe colere; il tira ſon poi- „ gnard, & le lui plongea dans le „ ſein. Mes cheres compagnes, dit „ elle, d'une voix mourante, ſi le „ Ciel a pitié de ma vertu, vous ſe- „ rez vangées: à ces mots elle quit- „ ta cette vie infortunée pour aller „ dans le ſéjour des delices, où les „ femmes qui ont bien vêcu, jouïſ- „ ſent d'un bonheur, qui ſe re- „ nouvelle toujours.

„ D'a-

,, D'abord elle vit une prairie ,, riante, dont la verdure étoit re- ,, levée par les peintures des fleurs ,, les plus vives : un ruiſſeau dont ,, les eaux étoient plus pures que le ,, Criſtal, y faiſoit un nombre in- ,, fini de détours : elle entra enſuite ,, dans des bocages charmans, dont ,, le ſilence n'étoit interrompu que ,, par le doux chant des oiſeaux : ,, de magnifiques Jardins ſe preſen- ,, terent enſuite; la nature les avoit ,, ornez avec ſa ſimplicité, & tou- ,, te ſa magnificence : elle trouva ,, enfin un Palais ſuperbe preparé ,, pour elle, & rempli d'hommes ,, celeſtes deſtinez à ſes plaiſirs.

,, Deux d'entr'eux ſe preſente- ,, rent auſſi-tôt pour la deshabil- ,, ler : d'autres la mirent dans le ,, bain, & la parfumerent des plus ,, delicieuſes eſſences : on lui don- ,, na enſuite des habits infiniment ,, plus riches que les ſiens ; après ,, quoi on la mena dans une gran-

,, de

„ de ſale, où elle trouva un feu fait „ avec des bois odoriferans; & „ une table couverte des mets les „ plus exquis. Tout ſembloit con- „ courir au raviſſement de ſes ſens: „ elle entendoit d'un côté une „ Muſique d'autant plus divine „ qu'elle étoit plus tendre: de l'au- „ tre elle ne voyoit que des danſes „ de ces hommes divins, unique- „ ment occupez à lui plaire. Ce- „ pendant tant de plaiſirs ne de- „ voient ſervir qu'à la conduire „ inſenſiblement à des plaiſirs plus „ grands. On la mena dans ſa „ chambre; & après l'avoir enco- „ re une fois deshabillée, on la „ porta dans un lit ſuperbe, où „ deux hommes d'une beauté „ charmante la reçurent dans leurs „ bras. C'eſt pour lorſqu'elle fut „ enyvrée, & que ſes raviſſemens „ paſſerent même ſes deſirs. Je ſuis „ toute hors de moi, leur diſoit- „ elle, je croirois mourir, ſi je n'é-

,, tois sûre de mon immortalité :
,, C'en est trop, laissez-moi : je
,, succombe sous la violence des
,, plaisirs. Oui, vous rendez un
,, peu le calme à mes sens ; je com-
,, mence à respirer, & à revenir à
,, moi-même ; d'où vient que l'on
,, a ôté les flambeaux ? Que ne
,, puis-je à present considerer
,, votre beauté divine ? Que ne
,, puis-je voir.....Mais pour quoi
,, voir ? Vous me faites rentrer
,, dans mes premiers transports. O
,, Dieux, que ces ténébres sont ai-
,, mables! quoi je serai immortelle,
,, & immortelle avec vous ? Je se-
,, rai .... Non, je vous demande
,, grace : car je vois bien que vous
,, êtes gens à n'en demander jamais.

,, Après plusieurs commande-
,, meus réïterez, elle fut obéïe :
,, mais elle ne le fut que lorsqu'elle
,, voulut l'être bien serieusement :
,, elle se reposa languissamment, &
,, s'endormit dans leurs bras. Deux
,, momens

„ momens de ſommeil reparerent
„ ſa laſſitude : elle reçut deux bai-
„ ſers qui l'enflamerent ſoudain, &
„ lui firent ouvrir les yeux. Je ſuis
„ inquiete, dit-elle ; je crains que
„ vous ne m'aimiez plus : C'étoit
„ un doute, dans lequel elle ne
„ vouloit pas reſter long-tems :
„ auſſi eut-elle avec eux tous les
„ éclairciſſemens qu'elle pouvoit
„ deſirer. Je ſuis deſabuſée, s'écria-
„ t-elle ; pardon, pardon je ſuis
„ ſûre de vous : vous ne me dites
„ rien ; mais vous prouvez mieux
„ que tout ce que vous me pourriez
„ dire. Oui, oui, je vous le con-
„ feſſe ; on n'a jamais tant aimé :
„ mais quoi ! vous vous diſputez
„ tous deux l'honneur de me per-
„ ſuader? Ah ſi vous vous diſputez ;
„ ſi vous joignez l'ambition au
„ plaiſir de ma défaite ; ſe ſuis per-
„ duë : vous ſerez tous deux vain-
„ queurs, il n'y aura que moi de
„ vaincuë : mais je vous vendrai
 „ bien

„ bien cher la victoire.

„ Tout ceci ne fut interrompu
„ que par le jour : ses fidelles & ai-
„ mables domestiques entrerent
„ dans sa chambre & firent lever
„ ces deux jeunes hommes que
„ deux vieillards ramenerent dans
„ les lieux où ils étoient gardez
„ pour les plaisirs Elle se leva en-
„ suite, & parut d'abord à cette
„ Cour idolatre dans les charmes
„ d'un deshabillé simple, & ensui-
„ te, couverte des plus somptueux
„ ornemens. Cette nuit l'avoit em-
„ bellie : elle avoit donné de la vie
„ à son tein, & de l'expression à ses
„ graces. Ce ne fut pendant tout
„ le jour que Danses, que Con-
„ certs, que Festins, que Jeux,
„ que promenades ; & l'on remar-
„ quoit qu'Anaïs se déroboit de
„ tems en tems, & voloit vers ses
„ deux jeunes Heros ; après quel-
„ ques precieux instans d'entrevuë
„ elle revenoit vers la troupe qu'el-
„ le

,, le avoit quittée, toujours avec ,, un visage plus serein. Enfin sur ,, le soir on la perdit tout-à-fait ; ,, elle alla s'enfermer dans le Ser- ,, rail, où elle vouloit, disoit-elle, ,, faire connoissance avec ces cap- ,, tifs immortels, qui devoient à ja- ,, mais vivre avec elle. Elle visita ,, donc les appartemens de ces ,, Lieux les plus reculez, & les plus ,, charmans, où elle compta cin- ,, quante esclaves d'une beauté ,, miraculeuse ; elle erra toute la ,, nuit de chambre en chambre re- ,, cevant par tout des hommages ,, toujours differens, & toûjours ,, les mêmes.

,, Voilà comment l'immortelle ,, Anaïs passoit sa vie, tantôt dans ,, des plaisirs éclatans, tantôt dans ,, des plaisirs solitaires, admirée ,, d'une troupe brillante, ou bien ,, aimée d'un amant éperdu : sou- ,, vent elle quittoit un Palais en- ,, chanté, pour aller dans une grot-

„ te champêtre : les fleurs sem-
„ bloient naître sous ses pas, & les
„ jeux se presentoient en foule au
„ devant d'elle.

„ Il y avoit plus de huit jours
„ qu'elle étoit dans cette demeure
„ heureuse, que toujours hors d'el-
„ le-même, elle n'avoit pas fait
„ une seule reflexion : elle avoit
„ joui de son bonheur sans le con-
„ noître, & sans avoir eu un seul de
„ ces momens tranquilles, où l'ame
„ se rend, pour ainsi dire, compte
„ à elle-même, & s'écoute dans le
„ silence des passions.

„ Les bienheureux ont des plai-
„ sirs si vifs, qu'ils peuvent rare-
„ ment jouïr de cette liberté d'es-
„ prit : c'est pour cela qu'attachez
„ invinciblement aux objets pre-
„ sens, ils perdent entierement la
„ memoire des choses passées ; &
„ n'ont plus aucun souci de ce
„ qu'ils ont connu, ou aimé dans
„ l'autre vie.

„ Mais

„ Mais Anaïs, dont l'eſprit étoit „ vrayement Philoſophe, avoit „ paſſé preſque toute ſa vie à me-„ diter: elle avoit pouſſé ſes reflex-„ ions beaucoup plus loin, qu'on „ n'auroit dû l'attendre d'une fem-„ me laiſſée à elle-même. La re-„ traite auſtere que ſon mari lui a-„ voit fait garder, ne lui avoit laiſſé „ que cet avantage: C'eſt cette for-„ ce d'eſprit, qui lui avoit fait me-„ priſer la crainte, dont ſes Com-„ pagnes étoient frappées; & la „ mort, qui devoit être la fin de ſes „ peines & le commencement de „ ſa felicité.

„ Ainſi elle ſortit peu à peu de „ l'yvreſſe des plaiſirs, & s'enfer-„ ma ſeule dans un Apartement de „ ſon Palais. Elle ſe laiſſa aller à des „ reflexions bien douces ſur ſa „ condition paſſée, & ſur ſa felici-„ té preſente: elle ne put s'empê-„ cher de s'attendrir ſur le malheur „ de ſes Compagnes: on eſt ſenſi-„ ble

,,ble à des tourmens, que l'on a ,, partagez. Anaïs ne ſe tint pas ,, dans les ſimples bornes de la ,, compaſſion; plus tendre envers ,, ces infortunées, elle ſe ſentit ,, portée à les ſecourir.

,, Elle donna ordre à un de ces ,, jeunes hommes, qui étoient au- ,, près d'elle, de prendre la figure ,, de ſon mari; d'aller dans ſon ,, Serrail; de s'en rendre Maître; ,, de l'en chaſſer, & d'y reſter à ,, ſa place, juſques à ce qu'elle ,, le rappellât.

,, L'execution fut prompte; il ,, fendit les airs; arriva à la porte du ,, Serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit ,, pas. Il frappe; tout lui eſt ouvert: ,, les Eunuques tombent à ſes pieds; ,, il vole vers les Appartemens, où ,, les femmes d'Ibrahim étoient ,, enfermées: il avoit en paſſant ,, pris les clefs dans la poche de ce ,, jaloux, à qui il s'étoit rendu in- ,, viſible. Il entre, & les ſurprend

,, d'abord

„ d'abord par son air doux & affa-
„ ble : & bien-tôt après il les sur-
„ prend davantage par ses empres-
„ semens, & par la rapidité de ses
„ entreprises : toutes eurent leur
„ part de l'étonnement ; & elles
„ l'auroient pris pour un songe, s'il
„ y eût eu moins de réalité.

„ Pendant que ces nouvelles Sce-
„ nes se joüent dans les Serrail ; I-
„ brahim heurte, se nomme, tem-
„ pête & crie : après avoir essuyé
„ bien des difficultez ; il entre, &
„ jette les Eunuques dans un desor-
„ dre extrême : il marche à grands
„ pas ; mais il recule en arriere, &
„ tombe comme des nuës quand il
„ voit le faux Ibrahim, sa veritable
„ image, dans toutes les libertez
„ d'un Maître Il crie au secours : il
„ veut que les Eunuques lui aident
„ à tuer cet imposteur ; mais il n'est
„ pas obéï : il n'a plus qu'une bien
„ foible ressource ; c'est de s'en
„ rapporter au jugement de ses
„ fem-

„ femmes. Dans une heure le faux „ Ibrahim avoit ſeduit tous ſes juges : l'autre eſt chaſſé, & trainé „ indignement hors du Serrail, & il „ auroit reçu la mort mille fois, ſi „ ſon rival n'avoit ordonné qu'on „ lui ſauvât la vie : Enfin le nouvel „ Ibrahim reſté Maître du champ „ de bataille, ſe montra de plus en „ plus digne d'un tel choix, & ſe „ ſignala par des miracles juſqu'alors inconnus. Vous ne reſſemblez pas à Ibrahim, diſoient ces „ femmes. Dites, dites plûtôt que „ cet impoſteur ne me reſſemble „ pas, diſoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour „ être votre Epoux, ſi ce que je „ fais ne ſuffit pas?

„ Ah nous n'avons garde de douter, dirent les femmes. Si vous „ n'êtes pas Ibrahim, il nous ſuffit „ que vous ayez ſi bien merité de „ l'être : vous êtes plus Ibrahim en „ un jour, qu'il ne l'a été dans le

„ cours

„ cours de dix années. Vous me „ promettez donc, reprit-il, que „ vous vous declarerez en ma fa-„ veur contre cet imposteur? N'en „ doutez pas, dirent-elles d'une „ commune voix: nous vous jurons „ une fidelité éternelle: nous n'a-„ vons été que trop long-tems a-„ busées: le traître ne soupçonnoit „ point notre vertu; il ne soup-„ çonnoit que sa foiblesse: nous „ voyons bien que les hommes ne „ sont point faits comme lui; c'est „ à vous sans doute qu'ils ressem-„ blent: si vous sçaviez combien „ vous nous le faites haïr. Ah je „ vous donnerai souvent de nou-„ veaux sujets de haine, reprit le „ faux Ibrahim: vous ne connois-„ sez point encore tout le tort qu'il „ vous a fait. Nous jugeons de son „ injustice par la grandeur de no-„ tre vengeance, reprirent-elles. „ Oui, vous avez raison, dit l'hom-„ me divin, j'ai mesuré l'expiation

„ au

„ au crime ; je ſuis bien aiſe que
„ vous ſoyez contentes de ma ma-
„ niere de punir. Mais, dirent ces
„ femmes, ſi cet impoſteur re-
„ vient, que ferons-nous ? Il lui ſe-
„ roit, je crois, difficile de vous
„ tromper, repondit-il, dans la
„ place que j'occupe auprès de
„ vous, on ne ſe ſoutient gueres par
„ la ruſe, & d'ailleurs je l'enverrai
„ ſi loin, que vous n'entendrez plus
„ parler de lui : pour lors je pren-
„ drai ſur moi le ſoin de votre bon-
„ heur, je ne ſerai point jaloux, je
„ ſçaurai m'aſſurer de vous ſans
„ vous gêner, j'ai aſſez bonne opi-
„ nion de mon merite, pour croire
„ que vous me ſerez fidelles : ſi
„ vous n'étiez pas vertueuſes avec
„ moi, avec qui le ſeriez-vous ?
„ Cette converſation dura long-
„ tems entre lui & ces femmes, qui
„ plus frappées de la difference des
„ deux Ibrahims, que de leur reſ-
„ ſemblance, ne ſongeoient pas
„ même

„ même à se faire éclaircir de tant
„ de merveilles. Enfin le mari de-
„ sesperé revient encore les trou-
„ bler: il trouva toute sa maison
„ dans la joye, & les femmes plus
„ incredules que jamais. La place
„ n'étoit pas tenable pour un ja-
„ loux: il sortit furieux; & un ins-
„ tant après le faux Ibrahim le sui-
„ vit, le prit, le transporta dans
„ les airs, & le laissa à quatre cens
„ lieuës de là.

„ O Dieux! Dans quelle desola-
„ tion se trouverent ces femmes
„ dans l'absence de leur cher Ibra-
„ him! Déja leurs Eunuques a-
„ voient repris leur severité natu-
„ relle: toute la maison étoit en lar-
„ mes: elles s'imaginoient quel-
„ que-fois que tout ce qui leur
„ étoit arrivé, n'étoit qu'un songe;
„ elles se regardoient toutes les
„ unes les autres; & se rappelloient
„ les moindres circonstances de
„ ces étranges avantures. Enfin
„ Ibrahim

„ Ibrahim revint toujours plus
„ aimable : il leur parut que ſon
„ voyage n'avoit pas été penible :
„ le nouveau Maître prit une con-
„ duite ſi oppoſée à celle de l'autre
„ qu'elle ſurprit tous les voiſins. Il
„ congedia tous les Eunuques ;
„ rendit ſa maiſon acceſſible à tout
„ le monde; il ne voulut pas même
„ ſouffrir que ſes femmes ſe voilaſ-
„ ſent, c'étoit une choſe aſſez ſin-
„ guliere de les voir dans les feſtins
„ parmi des hommes auſſi libres
„ qu'eux. Ibrahim crut avec rai-
„ ſon que les coutumes du Pays
„ n'étoient pas faites pour des Ci-
„ toyens comme lui. Cependant
„ il ne ſe refuſoit aucune depenſe,
„ il diſſipa avec une immenſe pro-
„ fuſion les biens du jaloux, qui de
„ retour trois ans aprés des Pays
„ lointains où il avoit été tranſ-
„ porté, ne trouva plus que ſes
„ femmes, & trente-ſix enfans.

De Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1. 1720.

LETTRE CXXVI.

RICA à USBEK.

A ***.

VOici une Lettre, que je recus hier d'un Sçavant ; elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un Oncle très riche, qui m'a laissé cinq ou six cens mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un Cabinet, où je mene la vie d'un Sçavant ; c'est dans ce lieu que l'on

l'on trouve un curieux amateur de la venerable antiquité.

Lorſque mon Oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort ſouhaité de le faire enterrer avec les Cérémonies obſervées par les anciens Grecs, & Romains : mais je n'avois pour lors ni Lachrymatoires, ni Urnes, ni Lampes antiques.

Mais depuis je me ſuis bien pourvû de ces precieuſes raretez : il y a quelques jours que je vendis ma vaiſſelle d'argent pour acheter une lampe de terre, qui avoit ſervi à un Philoſophe Stoïcien. Je me ſuis défait de toutes les glaces, dont mon Oncle avoit couvert preſque tous les murs de ſes apartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'uſage de Virgile : je ſuis charmé d'y voir ma figure repreſentée, au lieu de celle du Cigne de Mantouë. Ce n'eſt pas tout : j'ai acheté cent Louïs d'Or cinq ou ſix pieces de monnoye de cuivre, qui avoit

cours

cours il y a deux mille ans. Je ne ſçache pas avoir à preſent dans ma maiſon un ſeul meuble, qui n'ait été fait avant la decadence de l'Empire. J'ai un petit Cabinet de Manuſcrits fort precieux, & fort chers : quoi que je me tuë la vuë à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en ſervir, que des exemplaires imprimez, qui ne ſont pas ſi corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne ſorte preſque jamais, je ne laiſſe pas d'avoir une paſſion démeſurée de connoître tous les anciens chemins, qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui eſt près de chez moi, qu'un Proconſul des Gaules fit faire il y a environ douze cens ans : lorſque je vais à ma maiſon de campagne, je ne manque jamais d'y paſſer, quoi qu'il ſoit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieuë. Mais ce qui me fait enrager ; c'eſt qu'on a mis des poteaux de bois de diſtance en diſ-

diſtance, pour marquer l'éloignement des Villes voiſines : je ſuis deſeſperé de voir ces miſerables Indices, au lieu des Colonnes milliaires, qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les faſſe rétablir par mes Heritiers, & que je ne les engage à cette depenſe par mon Teſtament. Si vous avez, Monſieur, quelque Manuſcrit Perſan, vous me ferez plaiſir de m'en accommoder : je vous le payerai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai par deſſus le marché quelques Ouvrages de ma façon, par leſquels vous verrez que je ne ſuis point un membre inutile de la République des Lettres. Vous y remarquerez entr'autres une Diſſertation, où je prouve que la Couronne dont on ſe ſervoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve par de doctes conjectures tirées des plus graves Auteurs Grecs, que Camby-

ſes

ſes fut bleſſé à la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre, où je prouve qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée par les Romains. Je vous enverrai encore un Volume in Quarto, *en forme d'explication d'un Vers du ſixieme Livre de l'Enéïde de Virgile : vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & quant à preſent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien Mythologiſte Grec, qui n'avoit point paru juſques ici ; & que j'ai découvert dans la pouſſiere d'une Bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai ſur les bras : il s'agit de reſtituer un beau paſſage de Pline le Naturaliſte, que les Copiſtes du cinquieme ſiecle ont étrangement defiguré. Je ſuis, &c.*

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DAns une Isle près des Orcades il nâquit un enfant, qui avoit pour pere Eole Dieu des Vents, & pour mere une Nymphe de Caledonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts, & que dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les metaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton, au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les Vents dans une Outre, qu'il vendoit ensuite à tous les Voyageurs; mais comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son Pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle Dieu du Hazard.

Il apprit dans ses voyages que dans la Betique l'or reluisoit de toutes parts : cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui regnoit pour lors : mais ce Dieu ayant quitté la terre ; il s'avisa d'aller dans tous les Carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Betique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent ; votre erreur me fait pitié : croyez-moi, quittez le Pays des vils métaux ; venez dans l'Empire de l'Imagination, & je vous promets des richesses, qui vous etonneront vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des Outres qu'il avoit apportées, & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes Carrefours, & il s'écria : Peuples de Betique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes

beaucoup auſſi : mettez-vous tous les matins dans l'eſprit, que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous enſuite, & ſi vous avez des Créanciers, allez-les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainſi : Peuples de Betique, je vois bien que votre imagination n'eſt pas ſi vive, que les premiers jours : laiſſez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui ſera pour vous la ſource des richeſſes : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles ſeront bien ſignificatives : car elles regleront la dot de vos femmes, la legitime de vos enfans, le nombre de vos domeſtiques : & quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous, mes chers enfans, je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une ſeconde naiſ-

naiſſance ; mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la ſomptuoſité de vos Feſtins, du nombre & de la penſion de vos maîtreſſes.

A quelques jours de là il arriva dans le Carrefour tout eſſoufflé, & transporté de colere il s'écria : Peuples de Betique, je vous avois conſeillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas : Eh bien à preſent je vous l'ordonne. Là-deſſus il les quitta bruſquement : mais la reflexion le rappella ſur ſes pas, J'apprens que quelques-uns de vous ſont aſſez deteſtables paur conſerver leur or, & leur argent : encore paſſe pour l'argent ; mais pour de l'or .... pour de l'or .... Ah cela me met dans une indignation .... Je jure par mes Outres ſacrées, que s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai ſeverement : puis il ajoûta d'un air tout-à-fait perſuaſif : croyez-vous que ce ſoit pour garder ces mi-

ſerables metaux, que je vous les demande ? Une marque de ma candeur, c'eſt que lorſque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis ſur le champ la moitié.

Le lendemain on l'apperçut de loin, & on le vit s'inſinuer avec une voix douce & flatteuſe : Peuples, de Betique, j'apprens que vous avez une partie de vos treſors dans les Pays étrangers ; je vous prie, faites-les moi venir, vous me ferez plaiſir, & je vous en aurai une reconnoiſſance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher, ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus : mais reprenant courage, il hazarda encore une petite priere. Je ſçais que vous avez des pierres precieuſes : au nom de Jupiter, défaites-vous-en ; rien ne vous appauvrit comme ces ſortes de cho-

choses; défaites-vous-en, vous dis-je; si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaires excellens : que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille! Oui, je vous promets tout ce qu'il y aura de plus pur dans mes Outres.

Enfin il monta sur un treteau, & prenant une voix plus assurée, il dit : Peuples de Betique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui, où je vous trouvai, lorsque j'arrivai ici : je vous vois le plus riche Peuple de la terre; mais pour achever votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aile legere le fils d'Eole disparut, & laissa ses Auditeurs dans une consternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi : Je m'aperçus hier que mon discours vous deplut extreme-

 ment.

ment. Eh bien, prenez que je ne vous aye rien dit : il est vrai, la moitié c'est trop ; il n'y a qu'à prendre d'autres expediens pour arriver au but, que je me suis proposé : assemblons nos richesses dans un même endroit ; nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un gros Volume : aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

A Paris le 9. de la Lune de Chahban. 1720.



LETTRE CXXVII.

RICA à NATHANAEL LEVI, *Medecin Juif à Livourne.*

TU me demandes ce que je penſe de la vertu des Amulettes, & de la puiſſance des Taliſmans. Pourquoi t'adreſſes-tu à moi ? Tu ès Juif, & je ſuis Mahometan ; c'eſt-à-dire que nous ſommes tous deux bien credules.

Je porte toujours ſur moi plus de deux mille paſſages du Saint Alcoran ; j'attache à mes bras un petit paquet, où ſont écrits les noms de plus de deux cens Dervis : Ceux d'Ali, de Fatmé, & de tous les purs ſont cachez en plus de vint endroits de mes habits.

Cependant je ne desapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribuë à de certaines paroles : il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondae à nos experiences.

Je porte tous ces chiffons sacrez par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins : mais toi tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mysterieuses ; & sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux : ils flottent sans cesse entre de fausses esperances & des craintes ridicules : & au lieu de s'appuyer sur la Raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes que les seduisent.

Quel

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes; avec la poudre à Canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les Medecins appellent l'humeur peccante, & la cause interne des maladies, pour les guerir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur Raison pour lui faire rapporter de certains évenemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire, pour s'empêcher d'en voir la veritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille : & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la situation du terrain, dans le nombre, ou dans

le courage des Soldats, dans l'experience des Capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges: passe-moi à mon tour un moment qu'il n'y en ait point; car cela n'est pas impossible. Cette concession que tu me fais, n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre: veux-tu que dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain jusques à ce quelque puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penses-tu que la mort dans ces occasions, renduë presente de mille manieres, ne puisse pas produire

duire dans les esprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir uu seul homme timide? Crois-tu que le decouragement de celui-ci, ne puisse pas produire le decouragement d'un autre; que le second qui quitte un troisieme, ne lui fasse pas bien-tôt abandonner un quatrieme? Il n'en faut pas davantage pour que le desespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement, qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les Creatures qui tendent à conserver leur Etre, aiment passionnément la vie. On sçait cela en general, & on cherche pourquoi dans une certaine occa-

occasion particuliere ils on craint de la perdre?

Quoique les Livres Sacrez de toutes les Nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole; parce que pour s'assûrer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel; il faut avoir auparavant examiné, si aucune de ces causes n'a agi: ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël; il me semble que la matiere ne merite pas d'être si serieusement traitée.

De Paris le 20. de la Lune de Chahban 1720.

P.S. COmme je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une Lettre d'un Medecin de Province

vince à un Medecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achettent) : j'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet ; il y a bien des choses que je n'entens pas : mais toi qui ès Medecin, tu dois entendre le langage de tes Confreres.

LETTRE

d'un Medecin de Province à un Medecin de Paris.

IL y avoit dans notre Ville un malade, qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours : son Medecin lui ordonna l'Opium : mais il ne pouvoit se resoudre à le prendre ; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus

plus indeterminé que jamais. Enfin il dit à ſon Medecin : Monſieur je vous demande quartier ſeulement juſqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la Medecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'inſomnie ; ſouffrez que je l'envoye querir, & ſi je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le Medecin congedié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : tien, va-t-en chez Mr. Anis, & dis lui qu'il vienne me parler. Mr. Anis arrive : Mon cher Mr. Anis, je me meurs ; je ne puis dormir ; n'auriez-vous point dans votre boutique la C. du G. ou bien quelque Livre de devotion composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pû vendre ? Car ſouvent les remedes les plus gardez ſont les meilleurs. Monſieur, dit le Libraire, j'ai chez moi la Cour ſainte du Pere Cauſſin en ſix volumes à votre ſervice ; je vais

vous

vous l'envoyer : je ſouhaite que vous vous en trouviez bien : ſi vous voulez les Oeuvres du Reverend Pere Rodriguez Jeſuite Eſpagnol ; ne vous en faites faute : mais croyez moi, tenons-nous-en au Pere Cauſſin : j'eſpere avec l'aide de Dieu, qu'une periode du Pere Cauſſin vous fera autant d'effet, qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là deſſus Mr. Anis ſortit, & courut chercher le remede à ſa Boutique. La Cour ſainte arrive ; on en ſecouë la poudre ; le fils du malade jeune Ecolier commence à la lire ; il en ſentit le premier l'effet, à la ſeconde page il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, & déja toute la Compagnie ſe ſentoit affoiblir ; un inſtant après tout ronfla excepté le malade, qui, après avoir été longtems éprouvé, s'aſſoupit à la fin.

Le Medecin arrive de grand matin : Eh bien a-t-on pris mon Opium?

pium? On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous transportez de joye lui montrent le Pere Caussin. Il demande ce que c'est : on lui dit : vive le Pere Caussin; il faut l'envoyer relier : qui l'eût dit? Qui l'eût cru? C'est un miracle : tenez, Monsieur, voyez donc le Pere Caussin; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere : & là-dessus on lui expliqua la chose, comme elle s'étoit passée.

Le Medecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la Cabale, & de la puissance des paroles & des Esprits : cela le frappa; & après plusieurs reflexions, il resolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une experience, il faut la pousser plus loin. Eh pourquoi un Esprit ne pourroit-il pas transmettre à son Ouvrage les mêmes qualitez, qu'il a lui-même? Ne le voyons-nous pas tous les jours? Au

moins

moins cela vaut-il bien la peine de l'eſſayer : je ſuis las des Apoticaires: leurs Sirops, leurs Juleps, & toutes les Drogues Galeniques ruïnent les malades & leur ſanté : changeons de methode ; éprouvens la vertu des Eſprits. Sur cette idée, il dreſſa une nouvelle Pharmacie, comme vous allez voir par la deſcription que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Tiſanne purgative.

Prenez trois feuilles de la Logique d'Ariſtote en Grec ; deux feuilles d'un Traité de Theologie Scholastique le plus aigu, comme par exemple du ſubtil Scot ; quatre de Paracelſe, une d'Avicenne, ſix d'Averroës ; trois de Porphire ; autant de Plotin ; autant de Jamblique: faites infuſer le tout pendant 24. heures ; & prenez-en quatre priſes par jour.

Pur-

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A**. du C***. concernant la B**. & la C**. des I.**, faites les diſtiller au bain Marie, mortifiez une goute de l'humeur acre & piquante qui en viendra dans un verre d'eau commune: avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez ſix Harangues, une douzaine d'Oraiſons funebres indifferemment, prenant garde pourtant de ne point ſe ſervir de celles de Mr. de N., un Recueil de nouveaux Operas, cinquante Romans, trente Memoires nouveaux: mettez le tout dans un matras, laiſſez-le en digeſtion pendant deux jours, puis faites-le diſtiller au feu de ſable: & ſi tout cela ne ſuffit pas:

Autre

Autre plus puiſſant.

Prenez une feuille de Papier marbré, qui ait ſervi à couvrir un Recueil des pieces des J. F: faites l'infuſer l'eſpace de trois minutes, faites chauffer une cuillerée de cette infuſion, & avalez.

Remede très-ſimple pour guerir de l'Aſthme.

Liſez tous les Ouvrages du Reverend Pere Maimbourg ci-devant Jeſuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque periode, & vous ſentirez la faculté de reſpirer vous revenir peu à peu, ſans qu'il ſoit beſoin de réïterer le remede.

Pour

Pour preserver de la Galle, Gratelle, Tigne, farcin des Chevaux.

Prenez trois Categories d'Aristote ; deux degrez Metaphysiques ; une Distinction, six Vers de Chapelain, une Phrase tirée des Lettres de Mr. l'Abbé de St. Cyran : Ecrivez le tout sur un morceau de Papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au Col.

Miraculum Chymicum de violentâ fermentatione cum fumo, igne, & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemanianâ : fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales : fiet Evaporatio ardentium spiri-

ſpirituum : pone liquorem fermentatum in Alembico : nihil inde extrahes, & nihil invenies, niſi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ Anodini chartas duas; Eſcobaris relaxativi paginas ſex; Vaſquii emollientis folium unum : infunde in aquæ communis ℔ *iiij. ad conſumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; & in expreſſione diſſolve Bauni deterſivi, & Tamburini abluentis folia iij.*

Fiat Cliſter.

In Clorofim, quam vulgus pallidos Colores, aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras quatuor; R. Thomæ Sanchii de Matrimonio folia ij. infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptiſana aperiens.

Voilà les Drogues, que notre Medecin mit en pratique, avec un ſuccès imaginable. Il ne vouloit pas, diſoit-il, pour ne pas ruïner ſes malades, employer des remedes rares, & qui ne ſe trouvent preſque point; comme par exemple, une Epître Dedicatoire, qui n'ait fait bâiller perſonne; une Preface trop courte; un Mandement fait par un Evêque; & l'Ouvrage d'un Janſeniſte mepriſé par un Janſeniſte, ou bien admiré par un Jeſuite: Il diſoit que ces ſortes de remedes ne ſont propres qu'à entretenir la Charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie inſurmontable.



LET-

LETTRE CXXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Miniſtre.

Un particulier peut joüir de l'obſcurité où il ſe trouve ; il ne ſe decredite que devant quelques gens ; il ſe tient couvert devant les autres : mais un Miniſtre, qui manque à la probité, a autant de temoins, autant de Juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oſerai-je le dire ? Le plus grand mal que fait un Miniſtre ſans probité, n'eſt pas de deſſervir ſon Prince, & de ruïner ſon Peuple:

il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes, j'y ai vû une Nation naturellement genereuse, pervertie en un instant depuis le dernier des Sujets jusques aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Ministre : j'y ai vû tout un Peuple chez qui la generosité, la probité, la candeur, & la bonne foi ont passé de tout tems pour les qualitez naturelles, devenir tout à coup le dernier des Peuples ; le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus sains ; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes ; & violer dans toutes les occasions de leur vie les premiers principes de la Justice, sur ce vain

vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des Loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient neceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vû la foi des Contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les Loix des familles renverſées. J'ai vû des debiteurs avares fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des Loix & de la rigueur des tems, feindre un payement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le ſein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vû d'autres plus indignes encore, acheter preſque pour rien, ou plutôt ramaſſer de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la ſubſtance des veuves & des orphelins.

J'ai vû naître ſoudain dans tous les cœurs une ſoif inſatiable des richeſſes. J'ai vû ſe former en un moment une deteſtable Conjuration de s'enrichir ; non par un honnête travail, & une genereuſe induſtrie ; mais par la ruïne du Prince, de l'Etat, & des Concitoyens.

J'ai vû un honnête Citoyen dans ces tems malheureux, ne ſe coucher qu'en diſant ; j'ai ruïné une famille aujourd'hui ; j'en ruïnerai une autre demain.

Je vais, diſoit un autre, avec un homme noir qui porte une Ecritoire à la main, & un fer pointu à l'oreille, aſſaſſiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre diſoit ; je vois que j'accommode mes affaires : il eſt vrai que lorſque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laiſſai toute une famille en larmes, que je diſſipai la dot de deux

deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourra de douleur; la mere perit de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi.

Quel plus grand crime que celui, que commet un Ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une Nation, dégrade les ames les plus genereuses, ternit l'éclat des dignitez, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance, dans le mepris universel?

Que dira la posterité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses Peres? Que dira le Peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses ayeux, avec l'or de ceux à qui il doit immediatement le jour? Je ne doute pas qne les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse, qui

les deshonore ; & ne laiſſent la génération preſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

De Paris le 11. de la Lune de Gemmadi 1. 1720.

LETTRE CXXIX.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

LEs choſes ſont venuës à un état, qui ne ſe peut plus ſoutenir : tes femmes ſe ſont imaginées que ton depart leur laiſſoit une impunité entiere : il ſe paſſe ici des choſes horribles : je tremble moi-même au cruel recit, que je vais te faire.

Zelis allant il y a quelques jours à la Moſquée laiſſa tomber ſon voile, & parut preſque à viſage dé-

découvert devant tout le Peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ſes Eſclaves ; choſe ſi défenduë par les Loix du Serrail.

J'ai ſurpris par le plus grand hazard du monde une Lettre, que je t'envoye : je n'ai jamais pû découvrir à qui elle étoit adreſſée.

Hier au ſoir un jeune garçon fut trouvé dans le Jardin du Serrail, & il ſe ſauva par deſſus les murailles.

Ajoûte à cela ce qui n'eſt pas parvenu à ma connoiſſance ; car ſûrement tu ès trahi. J'attens tes ordres, & juſques à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une ſituation mortelle : mais ſi tu ne mets toutes ces femmes à ma diſcretion, je ne te répons d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours

des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du Serrail d'Ispahan le 1. de la Lune de Regeb. 1717.



LETTRE CXXX.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE.

Au Serrail d'Ispahan.

REcevez par cette Lettre un pouvoir sans bornes sur tout le Serrail: commandez avec autant d'autorité que moi-même: que la crainte, & la terreur marchent avec vous: courez d'Appartemens en Appartemens porter les punitions, & les châtimens: que tout vive dans la consternation: que tout fonde en larmes devant vous: interrogez tout le Serrail, commencez par les

les esclaves : n'épargnez pas mon amour : que tout subisse votre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus cachez : purifiez ce lieu infame ; & faites y rentrer la vertu bannie : car dès ce moment je mets sur votre tête les moindres fautes, qui se commettront : je soupçonne Zelis d'être celle à qui la Lettre que vous avez surprise, s'adressoit : examinez cela avec des yeux de Lynx.

*De ***. le* 11. *de la Lune de Zilhagé.* 1718.





LETTRE CXXXI.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir, magnifique Seigneur: comme je ſuis le plus vieux de tes Eſclaves ; j'ai pris ſa place, juſques à ce que tu ayes fait connoître ſur qui tu veux jetter les yeux.

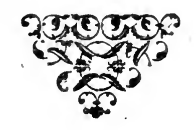
Deux jours après ſa mort on m'apporta une de tes Lettres qui lui étoit adreſſée : je me ſuis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec reſpect ; & l'ai ſerrée, juſques à ce que tu m'ayes fait connoître tes ſacrées volontez.

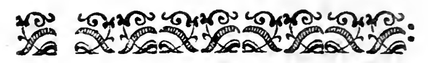
Hier

Hier un Esclave vint au milieu de la nuit me dire, qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Serrail : je me levai ; j'examinai la chose ; & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime Seigneur ; & je te prie de compter sur mon zele, mon experience, & ma vieillesse.

Du Serrail d'Ispahan le 5. de la Lune de Gemmadi 1. 1718.





LETTRE CXXXII.

USBEK *à* NARSIT.

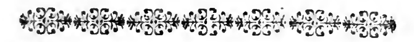
Au Serrail d'Iſpahan.

MAlheureux que vous êtes, vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens: le moindre retardement peut me deſeſperer, & vous demeurez tranquille ſous un vain prétexte!

Il ſe paſſe des choſes horribles : j'ai peut-être la moitié de mes Eſclaves qui meritent la mort : je vous envoye la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-deſſus avant que de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui eſt adreſſé, vous y auriez trouvé des ordres

dres ſanglans : liſez-les donc ces ordres, & vous perirez ſi vous ne les executez pas.

*De *.*.*. le 25. de la Lune de Chalval.* 1718.



LETTRE CXXXIII.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

SI je gardois plus long-tems le ſilence, je ſerois auſſi coupable que tous ces criminels, que tu as dans le Serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidelle de tes Eſclaves. Lors qu'il ſe vit près de ſa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles : Je me meurs, mais le ſeul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'eſt que mes der-

derniers regards ayent trouvé les femmes de mon Maître criminelles. Le Ciel puiſſe le garantir de tous les malheurs que je prevois : puiſſe après ma mort mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux : va les porter au plus vieux des Noirs : mais ſi après ma mort, il manque de vigilance, ſonge à en avertir ton Maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne ſçais ce qu'il t'écrivit quelque tems avant ſa mort ſur la conduite de tes femmes : il y a dans le Serrail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle, ſi elle avoit été ouverte : Celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieuës d'ici : je ne ſçais ce que c'eſt, tout ſe tourne malheureuſement.

Cepen-

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenuë: depuis la mort du grand Eunuque, il semble que tout leur soit permis: La seule Roxane est restée dans le devoir, & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & severe qui y regnoit autrefois : une joye nouvelle repanduë dans ces lieux, est un témoignage infaillible selon moi de quelque satisfaction nouvelle : dans les plus petites choses je remarque des libertez jusqu'alors inconnuës : il regne même parmi tes esclaves une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'observation des regles, qui me surprend : ils n'ont plus ce zele ardent pour ton service, qui sembloit animer tout le Serrail.

Tes femmes ont été huit jours

à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin, a été gagné, & qu'un jour avant qu'elles n'arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un reduit de pierre, qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirez. Le vieux Eunuque qui est à present à notre tête, est un imbecille, à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vangeresse contre tant de perfidies: & si le Ciel vouloit pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner; je te promets que si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidelles.

Du Serrail d'Ispahan le 6. de la Lune de Rebiab 1. 1719.



LETTRE CXXXIV.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

ROxane & Zelis ont souhaité d'aller à la Campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek, tu as des femmes fidelles, & des esclaves vigilans : je commande en des lieux, où la vertu semble s'être choisi un Asile : compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques Marchands Armeniens nouvellement arrivez à Ispahan, avoient apporté une de tes Let-

tres pour moi : j'ai envoyé un Esclave pour la chercher : il a été volé à son retour, de maniere que la Lettre est perduë. Ecris-moi donc promptement : car je m'imagine que dans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du Serrail de Fatmé le 6. de la Lune de Rebiab 1. 1719.



LET-



LETTRE CXXXV.

USBEK à SOLIM.

Au Serrail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à present dans le monde de plus cher, qui est ma vangeance : Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié : j'écris à mes femmrs de t'obéïr aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur, & mon repos : rends-moi mon Serrail comme je l'ai laissé; mais commence par l'expier : extermine les coupables ; & fais trembler ceux,

ceux, qui ſe propoſoient de le devenir Que ne peux-tu pas eſperer de ton Maître pour des ſervices ſi ſignalez? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au deſſus de ta condition même, & de toutes les recompenſes, que tu as jamais deſirées.

A Paris le 4. de la Lune de Chahban 1719.



LET-

LETTRE CXXXVI.

USBEK *à ses* FEMMES.

Au Serrail d'Iſpahan.

PUiſſe cette Lettre être comme la foudre, qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim eſt votre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Serrail s'abaiſſe devant lui : il doit juger vos actions paſſées ; & pour l'avenir, il vous fera vivre ſous un joug ſi rigoureux, que vous regretterez votre liberté, ſi vous ne regrettez pas votre vertu.

A Paris le 4. *de la Lune de Chahban* 1719.

LET-

LETTRE CXXXVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEureux celui qui connoiſſant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repoſe ſon cœur au milieu de ſa famille ; & ne connoit d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, preſent à tout ce qui m'importune, abſent de tout ce qui m'intereſſe ; une triſteſſe ſombre me ſaiſit ; je tombe dans un accablement affreux ; il me ſemble que je m'aneantis : & je ne me retrouve moi-même, que lorſqu'une ſombre jalouſie vient s'allu-

s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les ſoupçons, la haine, & les regrets.

Tu me connois, Neſſir, tu as toujours vû dans mon cœur comme dans le tien : je te ferois pitié, ſi tu ſçavois mon état déplorable : j'attens quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du Serrail; je compte tous les inſtans qui s'écoulent, mon impatience me les allonge toujours : & lorſque celui qui a été tant attendu, eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une revolution ſoudaine; ma main tremble d'ouvrir une Lettre fatale : cette inquietude qui me deſeſperoit, je la trouve l'état le plus heureux, où je puiſſe être; & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raiſon que j'aye eu de ſortir de ma Patrie; quoi-

que je doive ma vie à ma retraite ; je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Eh ne mourrois-je pas tout de même en proye à mes chagrins ? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere : mais il s'oppose à toutes mes resolutions : il m'attache ici par mille prétextes : il semble qu'il ait oublié sa patrie ; ou plutôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même ; tant il est insensible à mes deplaisirs.

Malheureux que je suis ! Je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh qu'y ferai-je ? Je vais rapporter ma tête à mes Ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerai dans le Serrail : il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence : & si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? & si la seule idée m'ac-

m'accable de ſi loin; que ſera-ce lorſque ma preſence la rendra plus vive? Que ſera-ce s'il faut que je voye, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans fremir? Que ſera-ce enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, ſoient des marques éternelles de ma confuſion, & de mon deſeſpoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi, que pour les femmes qui y ſont gardées: j'y porterai tous mes ſoupçons; leurs empreſſemens ne m'en deroberont rien: dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouïrai que de mes inquietudes: dans un tems ſi peu propre aux reflexions, ma joloufie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine: Eſclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les ſentimens de l'amour; vous ne gemiriez plus ſur votre

condition, ſi vous connoiſſiez le malheur de la mienne.

de Paris le 4. de la Lune de Chahban. 1719.



LETTRE CXXXVIII.

ROXANE *à* USBEK.

A Paris

L'Horreur, la nuit, & l'épouvente regnent dans le Serrail: un deuil affreux l'environne: un Tigre y exetce à chaque inſtant toute ſa rage: il a mis dans les ſupplices deux Eunuques blancs, qui n'ont avoüé que leur innocence: il a vendu une partie de nos Eſclaves; & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zelis ont

ont reçu dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne : le ſacrilege n'a pas craint de porter ſur elles ſes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre Appartement : & quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile : il ne nous eſt plus permis de nous parler : ce ſeroit un crime de nous écrire ; nous n'avons plus rien de libre, que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques eſt entrée dans le Serrail, où ils nous aſſiegent nuit & jour: notre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs mefiances feintes, ou veritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas long-tems ; & que ces peines finiront avec ma vie : elle ne ſera pas longue, cruel Usbab ; je ne te donnerai pas le tems

de faire ceſſer tous ces outrages.

Du Serraîl d'Iſpahan le 2. de la Lune de Maharram. 1720.



LETTRE CXXXIX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris

JE me plains, magnifique Seigneur ; & je te plains : jamais ſerviteur fidelle n'eſt deſcendu dans l'affreux deſeſpoir où je ſuis ; voici tes malheurs & les miens : je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophêtes du Ciel, que depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles ; que je n'ai

jamais

jamais suspendu un moment le cours de mes inquietudes : j'ai commencé mon ministere par les châtimens ; & je les ai suspendus, sans sortir de mon austerité naturelle.

Mais que te dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidelité qui t'a été inutile : oublie tous mes services passez : regarde-moi comme un traître ; & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pû empêcher.

Roxane, la superbe Roxane, ô Ciel ! à qui se fier desormais ? Tu soupçonnois Zachi, & tu avois pour Roxane une securité entiere : mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture : c'étoit le voile de sa perfidie ; je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'est vû decouvert, est venu sur moi : il m'a donné deux coups de poignard : les Eunuques accou-

rus au bruit, l'ont entouré. Il s'eſt défendu long tems, en a bleſſé pluſieurs : il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane: mais enfin il a cedé au nombre ; & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime Seigneur, tes ordres ſeveres : tu as mis ta vangeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

du Serrail d'Iſpahan le 8. *de la Lune de Rebiab* 1. 1720.



LET-

LETTRE CXL.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUi, je t'ai trompé : j'ai seduit tes Eunuques : je me suis jouée de ta jalousie ; & j'ai sçu de ton affreux Serrail faire un lieu de delices & de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferois-je ici, puisque le seul homme, qui me retenoit à la vie, n'est plus ? Je meurs : mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces Gardiens sacrileges, qui ont repandu le plus beau sang du monde.

Com-

Comment as-tu pensé que je fusse assez credule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde, que pour adorer tes caprices? Que pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non: j'ai pû vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre; j'ai reformé tes Loix sur celles de la nature; & mon esprit s'est toujours tenu dans l'independance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait, de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur, ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom, ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trou-

trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connuë, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis : nous étions tous deux heureux, tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage sans doute te paroît nouveau : seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne, la plume me tombe des mains, je sens affoiblir jusqu'à ma haine, je me meurs.

Du Serrail d'Ispahan le 8. *de la Lune de Rebiab* 1. 1720.

Fin du II. Tome.

